

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ À

TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE ES ARTS (ÉTUDES LITTÉRAIRES)

PAR

CLAUDE BONENFANT

LE DÉSIR MULTIPLIÉ

MAI 1980

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

Remerciements

Je tiens à remercier mon directeur de thèse, M. Gatien Lapointe,
pour son amicale ténacité et son rigoureux respect de l'activité créatrice.

"La poésie, les romans, les nouvelles sont de singulières antiquités qui ne trompent plus personne ou presque. Des poèmes, des récits, pour quoi faire? Il ne reste plus que l'écriture."¹

¹J.-M. LeClezio, Avant-propos à La fièvre, p.8.

Présentation

Ce mémoire de création se divise en trois parties: une rêverie théorique, un texte de création et un commentaire critique.

Le texte de création est constitué de sept fragments qui, se regardant, s'enlacent, se métamorphosent, se prennent et se reprennent dans un même mouvement, un et changeant, mêlant les genres en un seul et miroitant langage et unifiant de ce fait les multiples errances d'un discours amoureux. Successivement: la nouvelle, la fable, le scénario, le théâtre, la poésie, le roman et le journal intime. Donc oeuvre plurielle, d'une unité se décomposant, se fragmentant, ouverte et circulaire.

"J'appelle cela le texte, c'est-à-dire une pratique qui implique la subversion des genres; dans un texte ne se reconnaît plus la figure du roman, ou la figure de la poésie, ou la figure de l'essai."¹

Le mémoire comprend aussi un avant-propos théorique sur l'écriture.

¹R. Barthes (avec Maurice Nadeau, le 13 mars 1973), cité par Patrick Straram, in Chroniques, un écrire critique, une érotique/politique, vol 1, No 6-7, juin-juillet 1975, p.97.

Cette courte étude, inspirée des textes de Barthes, Bataille et Breton, veut lier la substance de la forme (le désir et le hasard) et la forme des moyens (le fragment, l'inter/dit et la diversité des genres).

En troisième partie, le commentaire critique, rétablissant le texte initial dans le lyrisme d'un discours amoureux, vérifie des constantes de l'état amoureux et de la fabulation qu'il appelle, en tentant d'y déceler l'éblouissement et le tourment singuliers (grandeurs et misères) dans le vibrant va-et-vient des pôles de l'énamoration et de la désaffection à l'endroit de l'objet de désir. Sa situation extrême de sujétion fait de l'amoureux, par sa fantasmatique sciemment élaborée, un écrivain exemplaire. Texte parallèle qui, en apparence, se détache du texte de création, mais le suit pas à pas, subrepticement, dans ses rives et dans ses dérives, s'essayant d'être le premier lecteur de soi-même.

Ces deux parties sont évidemment postérieures au texte de création. On ne saurait percevoir ce dernier comme une illustration des textes théoriques ou d'une théorie quelconque déjà connue. Le texte de création projette une intuition. Ce n'est qu'après coup, dans l'argument et le retour critique, que je me permets de l'apparenter à certaines théories en cours aujourd'hui, celle barthésienne en particulier.

Voici donc le vif du sujet (: sujet de l'action / objet du discours).

Se réintroduire dans le désir, cet élan originel, pléthorique, incivilisé, cambré sous les peaux silencieuses de l'être et devenir soi-même

bouillonnement et fureur, s'alimentant à ce "cordon ombilical de la plus haute vie" (Kierkegaard).

Laisser se multiplier les fortes racines dans le hasard du texte et déceler, à travers les coups de dé de l'imaginaire, "la rencontre d'une causalité externe et d'une finalité interne" (Breton).

Bref, s'immiscer dans le désir, lui laisser prendre diverses formes (genres) selon les caprices et les "projections libérantes" du hasard (fragments). Ainsi retrouver le fil et faire jaillir, peut-être, la continuité du feu premier jusque dans ses propres veines.

Le fragment est la figure du hasard, Il ne découpe pas, il assemble. Il se veut le lieu du hasard qui, orphiquement, moule le désir et fonde le plaisir de l'écriture.

"Comme le fragment est un genre rhétorique et que la rhétorique est cette couche-là du langage qui se prête le mieux à l'interprétation, croyant me disperser, je ne fais que regagner sagement le lit de l'imaginaire"¹.

Le fragment sera alors ce noeud, ce fulgurant raccourci de l'être à sa parole.

¹R. Barthes, Barthes par lui-même, p.99.

TABLE DES MATIERES

Présentation	1
Table des matières	4
OPUS INCERTUM prolégomènes	6
Se hasarder dans le désir	7
Le désir et l'interdit	11
Le hasard et le prédit	19
CÉLÉBRATION DU DESIR fragments	23
ENCHÂSSÉ nouvelle	24
ENTROUVERT fable	31
PLONGÉE scénario	36
ROMPU théâtre	42
SURGISSANT poésie	51
AFFECTÉ roman	62
NOCTILUQUE journal intime	79
L'OBSCÈNE DE L'AMOUR commentaire critique	94
Exergue	95
0. un discours singulier	96
1. la référence à moi / la référence à soi	98
2. spécialité et spécificité du désir	100
3. le bonheur et le malheur confondus	105

4. d'un extrême à l'autre	108
5. le récit d'énamoration	110
6. entre l'aveu et le discours biaisé	115
7. le récit de désaffection	118
8. le je et son double	124
9. visuel / scriptural	130
10. l'amoureux écrivain	133
11. sincérité et stratégie	135
12. être amoureux / aimer	138
Glose	140
Epilogue	141
Bibliographie	142

OPUS INCERTUM ¹
prolégomènes

¹Mise en oeuvre de grands blocs irréguliers, mais disposés de façon à s'enchâsser sans laisser de vides (Larousse).

Si on demande à quelqu'un qui écrit ce pour quoi il noircit méticuleusement des pages et des pages, il ne pourra probablement pas répondre. Il ne peut démêler ce compact enchevêtrement qui a surgi tout à coup. Tant de réponses valables. Pourquoi j'écris? On s'attend à des boutades: j'écris pour me prolonger. J'écris pour comprendre. J'écris pour vivre plus. Et ces réponses, pierres angulaires qui maintiennent tout un édifice de certitudes, d'intuitions et de contradictions, seront vraies. Un autre dit que cette réalité est plus réelle et c'est vrai. Un auteur termine son roman par un deux points et en capitales CELA S'APPELLE SUBLIMATION et c'est peut-être encore plus vrai¹.

Il y a cette sincérité admirable: "J'écris pour me faire aimer"².

Il ne s'agit pas de trouver les pourquoi de l'acte d'écrire. Il serait ridicule de répondre aux questions: Pourquoi cet amour qui s'est emparé de nous? Pourquoi cette mort a-t-elle pris possession d'un être? Est-ce à dire que l'homme subit entièrement ces investitures, même celle de l'écriture? Les choses adviennent. On ne peut en être content ou insatisfait. On

¹Il s'agit du roman les Météores de Michel Tournier.

²Assertion de Michel Tournier également.

ne peut dire qu'elles sont arrivées comme elles le devaient pas plus qu'on ne peut espérer qu'elles aient été autres. Le hasard s'est confronté au désir et on ne pourra jamais délimiter la part de l'un et de l'autre. Les deux s'entremêlent jusqu'à ne plus signifier que le sort qui m'échoit. D'autres appelleraient cela le destin.

Enchaîné, déchaîné, me voici aux portes du réel.

Si je jette un regard en direction du passé, je ne distingue que le bras puissant du hasard qui m'a porté jusqu'ici. Si je scrute l'avenir, je n'entrevois que les yeux euphoriques du désir. A la jonction, à la minute même, les deux s'alignent égaux, figurants complices. Je dois admettre que le présent qui s'est déjà absenté se tenait à cette même limite et que le désir s'est fait hasard. Comme si le temps permettait de gouverner le destin. En contrepoint de cette vision glorieuse se tient un présent différé qui m'impose le doute et questionne: n'est-ce pas le hasard qui, rétrospectivement, définit et moule ton désir? De maître je deviens l'esclave.

De jour en jour, au fil des heures, les masques tombent ou se superposent. Et si tous ces mots n'étaient là que pour identifier l'un et l'autre?

Pierre-Jean Jouve posait la question en d'autres termes. Est-ce que j'écris l'événement après coup ou est-ce que je vis l'événement afin de pouvoir le transcrire? J'écris ma vie ou ma vie s'écrit? Il fournit la seule réponse possible dans ce titre lumineux En Miroirs. Seule cette inexplicable

loi physique, cet objet spéculairement spirituel, peut tenir compte de cette intraduisible réflexion.

Dans cette réalité dédoublée, celle qui donne tout le poids, physique, pratiquement quantifiable, le fougueux étalon, c'est le DESIR; sa terrible inversion, le HASARD, en sera l'indomptable cavalier, le jumeau intermittent.

Le désir est le véritable motif de l'écriture, le plus plausible, le plus agréable. Il est l'occupation première de celui qui veut palper sa vie, la vie "dont il a hérité dans ses veines"¹. Par contre l'acte d'écrire tient du hasard, de l'intermittence, du déjà conclu. S'oppose au désir toujours intégral et multiplicateur, cette pétrification dans le dit, à peine ressemblante de l'inépuisable ressource, la défigurant mais la figurant quand même.

Etrange miroir de l'écriture: être celui qui dit et celui qui se dit. La peur de défigurer l'un et l'autre.

Le hasard, qui porte l'écrit, s'il est considéré comme le moule, s'il est situé dans sa véritable position qui est l'advenu, s'affirme rigoureusement dans le réalisé. Il s'est déployé dans le pré-dit. Le résultat ne peut être que fini et cernable. Comme l'est d'un certain côté tout écrit. Il est lié. Il se lit.

¹C. Bonenfant, Célébration du désir, p. 92.

Déliement est le désir qui projette l'homme vers ce qui lui est possible de vivre. Non pas ce qui lui est permis mais ce dont son ardeur le rend capable. Kalda dit : "aimer c'est purement et simplement, c'est bêtement vérifier à quel point on peut être vivant et reconnaissant de vivre"¹. Le désir somme l'acte de se manifester. La fougue et le paradoxe sont les seuls impératifs. A ce moment-ci, ce n'est plus l'objet du désir qu'il faut tenter de saisir, c'est le désir lui-même, cette floraison immaculée du sang.

Ecrire, se hasarder dans le désir.

¹A. Kalda, Le vertige, p. 187.

Le désir et l'interdit

Le désir se révèle dans l'interdit. Comme pour en calculer la force. Comme si cette force brute avait besoin d'une retenue pour atteindre sa pleine vélocité. Le principe de l'arc. Tendue à rompre, la flèche devient invincible.

Et s'il existait un désir qui ne **parte pas de contrainte, qui soit** la continuité d'un élan initial, vital, la résultante de ce monde chaotique, primordial et enfiévré?

Dans l'ordre courant des événements, l'interdit s'impose en termes d'obstacles, d'obstruction, d'empêchement. Il est essentiellement social et logique. Mais si je suis seul, quel interdit peut m'emmurer?

Nos ancêtres les hommes, pour contrer le mouvement aveugle de la vie, tout le luxe de violence qui se déploie dans la reproduction et dans la mort, pour maîtriser ce vélocé tournoiement apparition-disparition, lèvent les interdits et la sécurité. Ils sont intervention directe de la raison et de la loi sociale. Des mécanismes complices s'établissent pour rendre à l'humanité la fascination qu'exerce le sacré : la fête, l'orgie

et la guerre et toute autre échappatoire de la frénésie initiale.

Voilà donc que l'interdit et peut-être le défaut de mon désir est imputable à une altérité astreignante, celle que la civilisation et ses victimes m'ont inoculée. Il s'explicité et prend toute sa force dans le contexte endogamique, ce monde clos qui légifère adroitement, dominateur et permissif dans la mesure où l'individu s'y abandonne. Société civilisante des hommes.

L'interdit, en ce cas, agira comme catalyseur du désir. Il oriente, il amplifie, il psychotise. Naît la frustration et le désir se réalisera en terme de réaction, à la rigueur de péché. Le désir réalisé en rêve pour s'accomplir doit outrepasser la loi. Il s'actualise soit dans le défi de la légalité, soit dans la contrainte sado-masochiste, soit dans le vertige de l'inconnu (l'expérience). La transgression n'est pas abolition de l'interdit, elle le digère et le retrouve à peu près intact, scatologique. Bataille explique :

"Le monde humain, formé dans la négation de l'animalité ou de la nature (formé par le travail) ((en élevant des interdits)), se nie lui-même et, dans cette seconde négation ((qu'est la transgression)) se dépasse sans toutefois revenir à ce qu'il avait d'abord nié." ¹

¹G. Bataille, L'Erotisme, p. 94. Les doubles parenthèses ne sont pas de l'auteur.

La transgression de l'interdit ne peut donc pas se comparer à une violence animale, elle est une violence humanisée, réactive, passionnée. Conçue dans l'empêchement, elle voile le désir lui-même, multiplié pauvrement par la complexité et le nombre des interdits.

Et si la transgression individuelle, plus encore que la collective, permettait à l'homme, cet ancien animal, de redevenir sacré, primordialement érotique?

Habituellement, le rapport entre le désir et sa réalisation se définit en termes d'absence et d'effectivité, de manque et d'obtention. L'écart entre les deux est synonyme d'angoisse. La peur de l'échec, de non-réalisation fait apparaître le désir comme une conquête. Elle mue cette donnée existentielle qu'est le désir. De l'être nous passons à l'avoir.

Et si l'écart entre le désir et sa réalisation ne devait se définir qu'en termes de rêve et de réalité? Il faut ajouter : La réalité du désir lui-même non pas tant que de l'objet de ce désir. "De deux choses l'une : le désir nous consumera ou son objet cessera de nous brûler...Mais plutôt la mort du désir que notre mort!" ¹ répond la multitude selon l'observation de Bataille. L'objet de mon désir, je peux l'éloigner à volonté, le conquérir, le perdre, le tuer. Beauté et douleur. Mais je peux posséder le désir que j'ai de cet être, quitte à en mourir.

Autrui restera toujours le complément nécessaire de la conscience

¹G. Bataille, L'Erotisme, p. 156.

désirante, mais alors il s'inscrit à l'intérieur du désir lui-même. Autrui est l'image réfléchie de mes fantasmes, de mes pulsions, il est la conscience de ma pléthore, de ma surabondance de vie. "La conscience de soi est désir en général et sa vérité réside dans la suppression de l'altérité du monde et de l'indépendance de la chose." ¹ Je ne peux posséder avec certitude que mon désir, ce "vide infiniment avide". L'image réfléchie, l'autrui de mon désir, bien que réelle, n'est pas certaine. L'image du miroir, ce désir actualisé, ce hasard est peu sûr.

Traverser la vitre, faire voler en éclats l'interdit, reconnaître la gémellité du désir et du hasard. Dans ces débris de verre, dans les multiples facettes du miroir déglingué, mon véritable désir s'allume.

Le désir se révèle dans l'inter/dit.

L'écriture débridée, comme du reste l'écriture fragmentée, est la transgression la plus globale qui puisse exister. En écrivant, je viole la blafarde et tiède réalité, celle qui est finie, terrorisée par sa peur à vivre, son impuissance catholique. Je pénètre l'illimité, "je travaille le néant", je fais éclater mon désir souverain. Monde merveilleux. Transgression suprême.

Le désir, dans l'écriture, peut recouvrer son sens neutre, son état paradoxal. Les deux grandes réflexions de l'homme, la sexualité et la mort, peuvent se dégager des contraintes, des contraires, établir leur pro-

¹Hegel (trad. de Jean Hyppolite), La phénoménologie de l'esprit, Paris, Aubier, 1939, t.1, p.147 et 152, cité par F. Charbonneau, Le conservatisme et le désir, in revue Critère, Désir et besoin, Montréal, 1970, p.17.

pre réalité, devenir heureuses.

Le désir, le seul motif et le seul moteur de l'écriture. La seule raison pour celui qui s'obstine à noircir le blanc du néant, pour celui qui veut faire surgir le bariolé et le criard, pour celui qui croit farouchement à la couleur de la vie. Le désir, phrase musicale qui, dans tous les textes, en filigrane, se dessine surnoisement, se transforme et se recrée indéfiniment. Dans le tissu des mots, cette fleur éclatante qui nie le manque. Ce sang perlé qui annule l'absence. Si l'écriture était ce dessin posé sur le vide, cette superbe indifférence à la belle invention de l'homme qu'est l'intelligence.

L'écriture logique, photographique, linéaire, devra en prendre son compte. Littérairement, le grand interdit est le chaos; la véritable transgression sera de faire exploser les genres, de muter les formes, pour traduire le désir et en arriver à un plus grand sens. "J'appelle cela le texte, c'est à dire une pratique qui implique la subversion des genres; dans un texte ne se reconnaît plus la figure du roman, ou la figure de la poésie, ou la figure de l'essai".¹

Je n'ai pas l'impression d'avoir fait, dans ces textes, quelque chose de nouveau. Plusieurs sont allés beaucoup plus loin dans la négation de la parole-logicisation-du-monde. J'ai voulu éviter la narrativité circonscrite de cette littérature. J'ai voulu par contre éviter la cacophonie

¹R. Barthes, (avec Maurice Nadeau, 1973), cité par Patrick Straram, in Chroniques, vol.1, no 6-7, juin-juillet 1975.

de certaines oeuvres de la modernité de même que je me méfie de la transcription brute de ce bruit de la nature, ou de la ville, ou de la conversation autour de moi : cet alignement de mots. J'ai voulu délogicer à ma manière le texte, en ne confondant pas nécessairement la pensée, mais bien le langage qui la porte. Babel heureuse : comme l'a bien nommé Barthes.

"Le vieux mythe biblique se retourne, la confusion des langues n'est plus une punition, le sujet accède à la jouissance par la cohabitation des langages qui travaillent côte à côte." ¹

En relisant, étranger à moi-même, cette suite de textes multiformes et déformants, il y a comme un vertige qui s'empare de moi et m'entraîne dans son tourbillon de questions. Ces choses maintenant hors de moi, leur valeur pléthorique surgit tout à coup devant mes yeux. Comme si une lente éjaculation, inévitable et sans but, allait fixer au ciel de l'inédit ses gamètes inutiles. Quelle configuration tentent-elles d'exprimer, quel dessin va se perdre dans le néant? Celui du désir peut-être, toujours désinvolte et altier, celui qui sourd, intarissable, et se meut vertigineusement, en état de folie, comme ces millions de terres promises qui parcoururent le néant et l'éternel.

"Voie lactée, ô soeur lumineuse
Des blancs ruisseaux de Chanaan
Et des corps blancs des amoureuses,
Nageurs morts suivrons-nous d'ahan

¹R. Barthes, Roland Barthes, p.10.

Ton cours vers d'autres nébuleuses." ¹

Est-il possible de dire la signifiance : le sens en ce qu'il est produit sensuellement? Un livre peut-il exploser? Toutes ces phrases, tous ces mots, tous ces minuscules points lumineux peuvent-ils faire entrevoir le néant? Le hasard, celui de l'écriture, celui qui fait que ces mots ont formé tel dessin, lié l'expression, pétrifié l'élan, peut-il rendre compte de son jumeau le désir? Le cavalier ne prend les rênes que pour faire exceller sa monture, que pour l'actualiser dans sa vibrante énergie. L'inter/dit est alors ce galop qu'on entend à la ronde, qui témoigne du mouvement et de l'ardeur. Réintroduire le dit dans le profil de ce nouveau centaure. Escapade heureuse où la conscience des muscles, la forge du souffle, l'emportent sur le trajet et sur l'exercice.

Barthes écrit que la jouissance est indicible. Lacan : "Ce à quoi il faut se tenir, c'est que la jouissance est interdite à qui parle, comme tel, ou encore qu'elle ne puisse être dite qu'entre les lignes." ² Le véritable contenu, du moins celui qui est le plus significatif, serait ce qui n'est pas dit explicitement, mais ce qui est inter/dit, ce que la mutation et la confusion des genres permettent de livrer. Dans ces textes, il y a la volonté de muter les formes, en les dépersonnalisant et en les exaltant, en même temps de les confronter les unes aux autres pour mieux les relier à un même

¹G. Apollinaire, *Alcools*, p.24.

²J. Lacan, cité par R. Barthes, Le plaisir du texte, p.36.

dire. Entreprise systématique, en apparence, de déformation des genres, d'abolition. Mais si, ce faisant, le langage dévoilait son principe gratuit : Livrer du langage, non un langage.

Il me faudra longtemps avant de déterminer quel est ce dénominateur commun qui superpose tous les objets de mon désir, les fond en une seule et ultime poussée de mon être, comme un projectile lancé vers son but. Aussi peut-on se demander ce qui unit cette nouvelle, cette fable, ces fragments de scénario et de théâtre, ce poème et ces extraits de roman et de journal intime. Tous décapités à leur façon. Si ce n'est leur unité lyrique, et par conséquent leur propension à fonder un discours amoureux. Hydre littéraire. Texte qui manifeste la pléthore du langage et le multiple éclatement du désir. Le texte multiplié qui tend à restituer intact le désir multipliateur.

Il y a donc un projet qui tend à faire coïncider la forme et le contenu. Par le débridement et la consommation du genre, leur nivellement lyrique, je veux m'approprier l'objet multiple de mon désir.

Ce vêtement-texte, disparate et bariolé, proclame ses déchirures, ses échancrures comme des preuves d'amour et préfigure le corps total du désir.

Lyrisme et beauté des accrocs.

Mais il y a tout ce qui est dit, tout ce qui n'est pas les accrocs, ce qui est encore un vêtement. Ce qui habille et qui est le hasard. Ce drapé, ce lié qui nie le sang rouge, le laisse accidentellement deviner sous les peaux, sous les masques de l'écrit.

Le hasard et le prédit

Il y a ce qui est effectif dans la vie et dans le texte. La pétrification. La réalisation du désir, du texte. Tout événement, toute anecdote, même minime, immobilise le dé. Je dois me débattre avec la signification du hasard.

Le hasard n'est plus le hasard, car il a été préfiguré. Ainsi dans la vie, dans le texte, nous pouvons toujours faire déchoir le hasard à un élément de surprise, à une bouffée de non-entendement, à un chien dans un jeu de quilles. Mais s'il confirme une prédilection, le hasard devient alors la règle du jeu, il correspond à la réalisation du désir. C'est tout simplement admettre que la volition désirante passe par le creuset de l'imaginaire, s'y développe et éclôt soudainement selon un procédé formel ou fondamental, mais de toute façon retraçable.

Si l'écriture veut figurer la vie et le foisonnement et sachant que "l'incohérence est préférable à l'ordre qui déforme" ¹, elle doit bien ou-

¹Assertion d'André Gide, citée par R. Barthes, Roland Barthes, p.97.

blier ou dépasser la raison et l'enchaînement logique. En fait, j'ai les meilleures raisons de ne pas être orthodoxe et de laisser courir les différentes narrativités vers leur ordre à elles. "Comme le fragment (le haïku, la maxime, la pensée, le bout de journal) est finalement un genre rhétorique et que la rhétorique est cette couche-là du langage qui s'offre le mieux à l'interprétation, en croyant me disperser, je ne fais que regagner sagement le lit de l'imaginaire" ¹ et donc la réalité de l'écriture.

Pensez comme avec les mêmes faits, quelqu'un peut se fabriquer indifféremment un bonheur ou un malheur. L'interprétation sera toujours plurielle si elle n'est pas donnée d'avance. Un livre a le droit de tout dire, même comment il doit être interprété, ce qu'il signifie, ou bien il peut s'abandonner au hasard, supporter les interprétations et même les contradictions.

Le fragment, la rupture agissent comme multiplicateurs de sens. Comme les morceaux d'un puzzle, selon leur agencement, formeraient différentes configurations. Les fragments, les petits textes, sont autant de débuts, de fins, qui désarçonnent la linéarité, qui composent ma fantasmatique, mais donnent au lecteur la possibilité d'établir la sienne. Le hasard de l'écriture n'est plus le coup de dé qui ne tombera jamais, mais qui tombe pile. Peut-être.

L'inattendu ne peut pas se passer de prédit. Je pense à l'Amour Fou de Breton et à ce poème inspiré, antérieur à la rencontre : "la voyageuse

¹R.Barthes, Roland Barthes, p.99.

qui traversa les Halles à la tombée de la nuit".¹ Au-delà de la conformité qu'il peut y avoir entre l'anticipation et la chose réalisée, il y a cette inspiration, ce germe, indissociable du désir, qui, j'oserais l'affirmer, est la seule possibilité, l'unique pré-requis de l'amour réalisé. Le désir n'est que la prévoyance de la fatalité.

Quand un être que l'on aime meurt, notre seule occupation n'est pour un temps que de trouver des prémonitions, des avertissements, des faits annonciateurs. Et on en trouve toujours. Puis vient le remords peut-être, seulement si on n'a pas anticipé avec lui sa mort. Dans quelle mesure sa mort m'a-t-elle été prédite revient à dire dans quelle mesure désirait-il sa mort, avait-il apprivoisé le hasard de sa mort? Je nie le banal accident. C'est le sort qui lui était réservé. Je nie le fait **ou je le dégrade dans un réel contrefait.** Bien plus, j'élimine sciemment des faits maintenant insignifiants, mais qui objectivement avaient tout autant d'importance, rendus insignifiants parce qu'ils ne s'inscrivent plus dans cette reconstitution logique du hasard.

Si le désir et le hasard n'étaient pas bons amis? Qu'il s'agisse d'amour et de mort, il me semble que notre seule occupation est de les lier, de se prouver "la rencontre d'une causalité externe et d'une finalité interne".

¹A. Breton, Pleine Marge, p.78

Cette définition des surréalistes implique un prédit, invérifiable et indiscutable. Dans le sens courant, le hasard, c'est le hasardeux, c'est ce qui provoque, c'est la causalité externe. Si on croit à une finalité interne au désir, le hasard s'inscrit alors dans une fantasmatique systématisée. Le maître de céans de ce lieu conscient-inconscient, c'est le destin. Le hasard confirme une prédilection; le territoire du prédit était le désir.

Voici le cavalier et sa monture, le fantastique centaure! Entremêlés le hasard et le désir. Liés le dieu et l'animal. Confondus dans l'élan.

CÉLÉBRATION DU DÉSIR

fragments

ENCHÂSSÉ

nouvelle

Et voici que tout recommence, les interminables combats, les assauts brusques, les longs sièges et les stratégies surnoises, les trêves et les paix consenties, voici la souffrance, voici que se répète une fois de plus l'histoire de tous nos ancêtres, voici que la tragique invention de l'amour se met en marche, voici que tout renaît incompréhensiblement, alors que nous pensions être déjà morts.

Bien sûr tu as eu beaucoup d'amants, tous aussi beaux les uns que les autres, des jeunes hommes hardis, tous adorables dans leur fougue.

Ils sont tous alignés le long du mur. Et ils croient s'échapper vers d'autres aventures, plus gonflées, lippues comme les rêves libides d'un homme mûr. Les beaux jeunes hommes! Face au mur ils rêvent d'herbe verte, et déjà, l'eau à la bouche, les yeux fermés, leurs mains attachées polissent le sein débordant d'une autre femme. Et ils enserrant leur désir avec rage. Leurs sexes huilés se frottent sur des chairs invisibles et chaudes, et liquides. Ils glissent profondément, les jeunes hommes, à l'extrémité de leur ardeur. Ils en pleurent de joie.

Mais ton rire en arrière les fusille tous. Ils se cabrent désespéré-

ment, érigés dans le vide. Ton rire! comme une sonate insensée, à répétition. Ton rire troue leur peau. Leur peau cuivrée comme une armure de parade. Leurs muscles tendus s'affaissent sur leurs ventres. Et leurs yeux agrandis se demandent d'où jaillit tout ce sang, pourquoi leur peau comme une chair vive. Dans cette mare rouge, tant d'eau, et tous ces jets blancs qui s'empourprent infiniment. Des nuages dans le soleil couchant.

Ils sont étendus là, au pied d'un mur qui te ressemble, sans éclat, dépouillés et nus. Et tu baisses les yeux pour instaurer la nuit. La mort aux flancs, les yeux ouverts, les beaux gisants contre le mur s'endorment. Et leur rêve ne fera pas une brèche.

Tu ne ris pas, tu es lasse, immensément lasse. Et tu demandes à la nuit qui a entassé au travers de tes robes blanches tous ces cadavres. Et tu n'entrouvres plus la porte. Tes dentelles sont souillées et tu n'y peux rien. Il ne te reste que ta peau, Marie, et tu ressembles encore à une fille au premier toucher du jeune mâle. Mon ancienne Catherine.

Je voulais te dire. Il y a dans un petit musée inconnu un tableau qui m'était jusqu'alors interdit. Une peinture de l'école italienne qui tente artificieusement de faire renaître de grands sujets mythiques. Le tableau en question ferait un pendant de choix à "l'Embarquement pour Cythère" de l'apocalyptique Watteau.

Car on se croirait arrivé sur la chimérique île d'Aphrodite. Comme Zeus contemplant les combats devant les remparts de la tragique Troie, plutôt comme des voyeurs du haut des rochers vers la plage des touristes, nous assistons aux ébats orgiaques des anciens dieux. Et c'est une épopée du désir et de l'étreinte, un carnage et une vision. Ce sont les Fureurs de l'A-

mour.

Les voilà qui surgissent, montés sur des chars qui émergent des flots, extirpés des profondeurs marines par des chevaux furieux. Des dragons fulminants, ailés. Des dizaines de couples, monstrueux de désir, poussés par un vent incompréhensible, franchissent le haut rempart qui sépare le grand lit vert de la plaine et la mer comme un vestibule où on se piétine pour sortir. Car le temps presse. Les énormes nuages vont éclater et le lourd sac des hommes est prêt à fendre. Les yeux ne sont pas langoureux, ils supplient avec des éclairs de feu une prompte délivrance. Partout la main presse le sein, la cuisse frotte l'entrejambe et les femmes brandissent le sexe dur des hommes, comme un grand couteau d'acier, vers leur ventre palpitant.

Parfois un homme et une femme se dégagent de la mêlée. Ils courent à bout de souffle, se cherchant une alcôve. Ils enjambent des couples, ils franchissent des torrents. Et ils courent sans rien voir que l'extase qui court au-devant d'eux.

D'autres s'abattent dans un fracas indescriptible, comme des dieux immenses. Ils se pénètrent violemment en hurlant, en pleurant. Ils gémissent et demandent pardon. Ils tourbillonnent sans fin. Les ongles déchirent la peau comme un vêtement odieux. Les hommes sont tendus à rompre et le bois lustré de leur corps crépite sous l'incessante vibration de leur vigueur. Et les femmes, comme des biches du ciel, se laissent mourir, avec dans leurs entrailles une flèche empoisonnée. Et défaits, les pauvres chasseurs tombent livides, face contre terre, comme un soleil après la pluie.

Dans le ciel on devine que le jugement dernier a eu lieu. Amèrement

se repose la mort dans les corps assouvis. Rompus, leurs membres, leur ardeur. Irrémédiablement, dans la plaine verte, comme des soldats tombés sous les feux. Et c'est triste comme la fin du monde.

Toi, que fais-tu dans ce tableau, égarée et seule, si tu n'es la femme qui ne trouves le repos ni la mort dans ton ventre? Une mendicante de la mort, qui la distribue facilement par dépit.

Tous ces spectres derrière toi qui te reprochent ton ventre encore chaud. Femme immortelle, fille des dieux. Inviolable demeure.

Bien sûr tu as eu beaucoup d'amants, tous plus beaux les uns que les autres, des jeunes hommes hardis, tous adorables dans leur fougue. Mais ils sont morts dans tes bras comme des chats malades et ta mémoire les a enfouis dans leur paradis. Et tu vis seule avec ton ventre palpitant et ton sein pointé vers le désir. Tu ris seule et vierge comme une fille enlaidie et amère.

Et moi je te dis pour la première fois que tu es belle. Que la guerre n'est pas finie. Et je te dis pour la première fois mon amour. Tu pleures au-dedans de toi comme à l'annonce de ta mort. Tu me dis de redire encore, et je redis infiniment une prière à genoux près de ton lit. Tes larmes lavent précieusement les cernes noirs qui terrifiaient ton visage. Partout ton corps suinte de lumière. Tu émerges d'une mer invisible, lente et douce.

Je ne sais plus si je rêve. Je ne sais rien sinon que je suis près de toi, petit comme un guerrier qui retrouve sa mère. Je vois surgir du profond de tes bras ta douceur interdite et je pleure comme un homme qui

retrouve sur son visage les doigts de sa mère. Magicienne, l'étoile de ta main sur mes yeux!

Autour de nous la nuit s'empourpre. La fièvre prend feu dans nos corps qui se regardent. Nus et incertains, nous laissons nos yeux nous caresser. Ton ventre palpite dans mon oeil. Dans tes yeux se dresse comme un poignard de feu mon sexe. Nous ne craignons plus. Car nos yeux ont vu.

Nous sommes au commencement. S'abolit par lui-même ce qui n'est pas nous deux. La première aurore se lève de notre jaillissement. Car, fulgurante, l'étreinte nous emporte.

Je suis couché le long de toi et seul mon sexe touche ton corps. Puis ta main me saisit. Et tu es terrifiée comme un enfant qui découvre dans sa main une arme. Tu recules au-dedans de toi et tu veux fuir le précipice qui s'est ouvert dans tes entrailles. Tu m'empoignes comme on saisit un arbre quand on se sent tomber. Tu es agrippée à moi vertigineux et tu te balances au-dessus de ta mort. Me suppliant tu ris.

Je ne venais pas à la guerre pour tuer. Et je frémis de tout mon être car il s'agit de se défendre. Je te soulève dans mes bras. Rigoureux et fier, je m'enfonce interminablement en toi. En te regardant droit dans les yeux. Et je tremble comme un jeune soldat qui va tuer pour la première fois.

Nous gémissons ensemble, victime et bourreau à la fois. Dans nos corps, l'ardeur et la plainte sévissent tour à tour. Infatigables à se donner la mort.

Comme une naissance, dans la clameur et dans le sang, notre amour

se lève entre nos corps fatigués.

ENTROUVERT

fable

Il se peut qu'il y ait quelque part un homme, quelque part une femme. Il se peut qu'il n'y ait rien comme il se peut que tout arrive. Ce hasard devrait tout expliquer. Du malheur ou du bonheur de cet homme et de cette femme.

S'il n'y a pas cette indéfinissable rencontre qui fait chavirer le cours des choses et emporte dans son flot les mystérieux naufragés, je n'ai plus rien à dire, pas même la joie de crier. Je n'espère aucun secours. Mais si la tempête a lavé mes yeux, je ne peux plus que te voir. Nous ne saurons jamais si nous avons pris la mer.

Cette eau qui nous presse, cette douce force qui nous emprisonne, est-ce un océan? ce dur contact de nous et du hasard.

Il n'y avait rien. Puis je suis forcé d'admettre. Un dieu a créé un monde, une fée a instauré un conte, quelque chose s'est empli de je ne sais quoi. Une naissance sans genèse et sans but. Une bagatelle et une monstruosité. Sans contraste. Sans extrême. Cette création reste sans signification comme le coup de dé qui tombe pile ou ne tombera jamais. Et qui pourra départager le vécu et l'imaginé dans cette fable issue de deux êtres.

Il se peut que ce soit nous, toi et moi. Il se peut que ce soit nous les fiancés de village, les célibataires réunis, les amants légendaires, les époux de banlieue, les vieux qui meurent ensemble, les amis sensuels. Il se peut que ce soit nous. En tout ou en partie. Nous ne devons rien croire.

Il y a autant d'allégresse à me rendre compte que tu as vécu avant moi qu'à imaginer que je n'étais rien avant toi. Et vice versa. Il y a autant de malheur à constater que j'ai vécu avant toi qu'à imaginer que tu n'étais rien avant moi. Et vice versa. Il y a autant d'allégresse à imaginer que tu as vécu avant moi qu'à penser... Il y a tant à dire. Toutes ces choses qui n'ont pas d'importance et qu'on ne se dira jamais. Nous ne serons jamais exhaustifs. Nous ne pourrons vivre qu'à demi notre amour. Nous ne devons rien croire. Nous devons nous contenter de cette plénitude du silence. Et du hasard qui a permis ce silence.

Et le désir qui plante son action dans mon crâne. Ce vécu dans ma tête avant que mon corps n'y participe. Ce vécu dans mon corps avant que ton corps et ta tête n'apparaissent. Tout cet amour qui ne vient pas de toi. Tout l'imaginé qui ne prend pas racine dans toi. L'image de toi qui s'est greffée aux mille images d'arbres, de cheveux, de serpents, de fils électriques, de laine. Tout ce qui se noue derrière mes yeux. Le fil à retordre. Suivre le fil. Le fil de l'eau. C'est si simple tout ça. Tu te rattaches à ma mère. Le lien de vie se manifeste tout comme auparavant, moins bêtement nutritif. Tu changes le lait de ma mère en léthé. Et ce n'est pas de la littérature quand je te dis que ce rêve est plus réel que le lait de ma mère.

Tu es devant moi, je fais face à ta soudaineté et je ne palpe que le hasard entre nous. Quelle magie transforme cet imprévisible en quoti-

dien, en passé? Comment pourrions-nous dire que cet impalpable, ce vide nous a été notre histoire d'amour? Nous le tresserons aux autres histoires d'amour et nous tiendrons dans nos mains nos vies comme des nattes déjà absentes. Et nos mains nous feront mal. Nous ne pleurerons pas. N'est-ce pas qu'il ne faut pas pleurer?

Dans le doute, caresse.

Nous sommes déjà si loin du début, des débuts, et nous commençons à peine à nous distinguer. Nous dessoudons nos corps avec autant d'ardeur que nous espérons l'étreinte. Il n'y a rien à dire de plus.

Il se peut que ce soit nous les cocus, les cornus, les superbes empanachés. Il se peut que ce soit nous les stupides infidèles, les briseurs de roman, les rendus maniaques, les tordus d'amour. Nous ne saurons jamais nous nommer justement et notre corps devra souffrir injustement. Nous ne pourrions être que compréhensifs. La belle merde. Si toi tu ne peux pas comprendre.

Si toi tu ne peux pas comprendre, qui? Qui?

Il faut que tu comprennes. Puis nous nous sourirons en faisant la grimace, en criant des yeux, en tremblant comme des bêtes qui ont froid. Nous nous sourirons et nous reprendrons la mer, encore plus démunis et encore plus confiants. Car nous n'avons jamais pris la mer. C'est la mer qui nous a pris.

Il se peut qu'il y ait quelque part un homme. Il se peut qu'il y ait quelque part une femme. Il se peut qu'il n'y ait rien comme il se peut que tout arrive. Il se peut que tout arrive et que tout redevienne comme avant.

Avant le tourbillon, avant la lame. Des noyés silencieux, en pâture, à la dérive. Sans secours, étrangement amnésiques.

PLONGEE

scénario

La mer est couleur de plomb. On la croirait solide.
Mer métallisée, argent et gris.
Le ciel est limpide, bleu et mouvant. La caméra le promène ostensiblement sur les crêtes durcies. On entend le bruit du métal en fusion. Crépitements, bouillonnements : le refroidissement du métal.

La caméra s'élève vers le ciel. Quand on ne voit plus que le lisse émail, elle s'arrête, comme si elle voulait fixer à jamais sa transparence.
Fondu enchaîné : la nappe bleue prend lentement des teintes vertes. On distingue de plus en plus des vaguelettes. La lumière pointe. L'écume blanchit. Bientôt des reflets trouent l'écran.
Fondu sonore simultané : remplacement du bruit du métal en fusion par le Chant de la mer (et des oiseaux et des cris de baigneurs).

Quand la vraisemblance sera totale, pour l'oeil et l'oreille, quand tout sera parfaitement lumineux,

Marie apparaîtra.

Seulement sa tête émerge, qui secoue ses cheveux, qui sourit.

Sa tête s'est placée juste devant le soleil.

Mon cher ami je souhaite que vous n'interprétiez pas cette incroyable mise en scène qui instaure le film. Il est facile, je sais, d'y voir l'Anadyomène. Vous le savez mieux que moi, Marie n'est pas un symbole. Rien ne doit trop la "spiritualiser". Vous êtes le magicien de l'apparence. Faites ce que vous pourrez. Seule l'impression compte. La mer métallique peut très bien être un panneau peint, dentelé. Le ciel, vrai, avec un nuage, pour le voir bouger. Le fondu c'est votre affaire. Marie pourrait s'appeler Catherine. Nous en reparlerons, si vous vous souvenez... On entendra Alexandre l'appeler par son nom.

Sa tête émergera trois fois, plan toujours identique. Avec le soleil qui couronne sa tête. On la sent heureuse. Elle est essoufflée. Elle ouvre les yeux et ce sont des fenêtres qui s'ouvrent et dévoilent la mer. Ses cheveux sont collés à son front et à ses joues.

C'est parfaitement sain. Catherine est si belle. Elle ferait oublier tout le cinéma qu'il y a eu avant. Je ne vous parlerai pas de son sourire! Elle saura éblouir. Comme quand elle voit quelqu'un pour la première fois. Hautaine et conquise. Je ne vous parlerai pas de ça. Mais c'est cette impression qu'il faut.

Alexandre ne l'appellera pas. Ils ne se connaissent

pas. Ils ne se sont jamais vus. Il la voit pour la première fois.

C'est à lui qu'elle s'adresse. Un sourire qui peut tout. Un sourire comme seule Catherine en peut jeter à un inconnu. Qui tient de l'apparition et du racolage.

Surtout ne lui demandez rien : son visage se figera. Pourront défiler Terence Stamp, Pierre Clementi, Helmut Berger, l'éclair se consumera derrière ses yeux. Vous n'aurez rien. A vous de jouer. Mais n'oubliez pas, ne rien exiger. Je vous donne tous ces conseils! Je sais que vous savez ces choses bien mieux ou tout aussi bien que moi. Inutile de jouer le jeu du simple scénariste. Je me tais quand meme.

Gros plan du visage d'Alexandre qui rit joyeusement, je veux dire sans raison, heureux à cause, peut-être, du soleil, de la plage. L'écran nous le montre entièrement. Il marche en dansant, en tournant autour du soleil.

Il aperçoit Catherine et s'arrête aussitôt. Il ne se fige pas : il voit une chose extraordinaire. Une chose aussi invraisemblable pour lui que sa mère qui émerge des flots.

Bref le Surnaturel, l'originel se superpose à cette banale scène de plage. C'est facile à dire tout ça, mais comment faire, me direz-vous. Je ne peux rien vous répondre, je sais ce que je veux. J'imagine quelle interprétation vous vous permettrez d'en faire. C'est tout. J'ai confiance et je manque de courage.

Catherine nage imperceptiblement, seulement sa tête hors de l'eau. Le plan est très long. Peut-être une minute. Toute une longue minute. Nous ne voyons que l'eau et cette tête souriante, offerte, qui avance. Elle est maintenant tout près du sable sans qu'on ait pu s'en douter. Et voici qu'elle n'en finit plus de se lever, de se mettre debout et de marcher vers nous. Et nous découvrons son corps.

La caméra reste immobile. Caméra subjective. Catherine avance. Elle marche vers nous. Ses pieds disparaissent, ses genoux, ses cuisses, son ventre et sa tête. C'est de plus en plus flou, de plus en plus intenable, jusqu'à ce que nous ne distinguions plus que son cou et ses épaules qui se balancent imperceptiblement.

Gros plan des lèvres gonflées d'Alexandre qui quittent le cou et l'épaule de Catherine. Ils sont dans un lit tout blanc dans une chambre inconnue. La caméra se trouve à la tête du lit. Alexandre, couché sur Catherine, lève la tête. Ses lèvres gonflées, ses yeux pesants. Il frotte sa courte barbe sur le menton et la gorge de Catherine et s'épuise entre ses seins.

Catherine l'effleure de ses mains. Les reins, le dos, les aisselles. La caméra voit de haut. Catherine balance la tête et ses mains caressent toujours le dos luisant d'Alexandre.

La caméra, à genoux près du lit. Elle voit deux corps

bruns qui s'exaspèrent lentement dans l'obscurité brune.

Au-dessus, une lumière étend des voiles de blancheur sur les membres qui affleurent.

La caméra ferme ses yeux en n'écoutant plus qu'un long soupir très bas, jumelé.

Voilà. Nous n'avons vu que la beauté des corps qui ne résistent pas. Dites-moi bientôt ce que vous pensez de cette première séquence. L'idée que nous avons élaborée sera renforcée par cette franchise première. Sachez qu'il m'est absolument indifférent de vous faire mal.

ROMPU

théâtre

- Je t'aurai, tu entends, j'aurai ta peau.

Elle est debout, les yeux dans ses yeux à lui,
lionne. Face à lui, à trois pas.

Alexandre la regarde sans voir.

- Ta belle tête! Tes beaux cheveux frisés comme un soleil!

Elle danse autour de lui en s'arrêtant parfois.
Pour crier.

- Je les couperai, tu m'entends, je les couperai. Tu seras chauve, un
vieil homme. Je cracherai dessus et ils s'éteindront. Ils se recroque-
villeront sur le sol. Et ta tête chauve les regardera mourir.

Lui, absent, caresse, au bout de ses bras, une
chevelure imaginaire. Comme si quelqu'un, invisible, lui
faisait face, lui parlait. Voix off:

- "Le blond torrent de mes cheveux immaculés
Quand il baigne mon corps solitaire le glace
d'horreur, et mes cheveux que la lumière enlace
sont immortels. O femme, un baiser me tuerait
si la beauté n'était la mort. "1

La voix de la femme s'éteint.

- Regarde, vieillard, regarde ta tête chauve.

Elle se place entre ses bras, entre Alexandre et
son fantôme. Elle le force à se mirer dans ses yeux.

- Insensé, tu te crois beau. Tu te crois beau! Regarde la tête que tu as.

Elle rit, se colle à lui; elle lui parle à l'oreille.
le.

- Tu es irrésistible, mon minet! Je suis bien dans tes bras, mon gros matou.

Elle caresse ses flancs. Lui ne bronche pas, imperturbable comme s'il n'était pas là.

- Je suis ta femme.

Elle rit et le cajole. Il reste impassible.

- Je suis ta femme à toi, à toi. Je suis ta femme.

Elle rit de rage et se dégage, fulminante, de l'étreinte. Lui, il effleure lentement le visage de l'invisible. Voix off:

" Arrête dans ton crime
qui refroidit mon sang vers sa source, et réprime
ce geste, impiété fameuse: ah conte-moi
quel sûr démon te jette en le sinistre émoi,
ce baiser, ces parfums offerts et, le dirai-je
ô mon coeur, cette main encore sacrilège,
car tu voulais, je crois, me toucher, sont un jour
qui ne finira pas sans malheur sur la tour..."¹

- Ne me touche pas, toi, ne me touche pas. Je ne suis pas une putain. De

quel droit, vieillard, oses-tu me toucher.

Les bras de l'homme sont restés tendus sur le vide.

Il n'a d'yeux que pour l'absente.

- De quel droit portes-tu tes regards sur moi, intrus.

Elle est face à lui, du haut de sa maigreur.

- Tes yeux, je les creverai, tu m'entends, je vais les crever. Chien errant tu n'auras que les odeurs, vieillard, pour traquer les jeunes filles. Vieux boîteux. Oedipe-chien. Oedipe-chien... Viens voir ta maman. Pitou, pitou, viens.

Elle claque dans ses mains.

- Viens, saute dans les bras de ta petite maman. Viens, oublions tout. Tu me suivras partout. Tu seras adorable.

Elle rit.

- Viens, mon pitou. Viens.

Elle crie.

-Viens, espèce de caniche. Viens maquereau!

Il continue toujours de palper le visage invisible, les yeux, le nez, la bouche, la nuque. Il commence à la lécher. Toujours très tendre.

- Je te l'arracherai ta langue, immonde vieillard, chien puant. Ta belle

langue rose et rugueuse. Je la mangerai. Et je la croquerai pour que ton sang me caresse la gorge.

Elle rit, toujours en le dévisageant.

- Ta belle langue mâle et dure. Vieux cochon.

Lui est tombé à genoux. Agrippé aux hanches absentes, il frotte maintenant son visage sur un ventre lisse. Au milieu de la scène, seul, avec sa mystérieuse prière. Voix off.

"J'aime l'horreur d'être vierge et je veux
vivre parmi l'effroi que me font mes cheveux
pour, le soir, retirée en ma couche, reptile
inviolé, sentir en la chair inutile
le froid scintillement de ta pâle clarté
toi qui te meurs, toi qui brûles de chasteté,
nuit blanche de glaçons et de neige cruelle!"¹

- Tu me saoules mon vieux cochon.

Elle est adossée au mur de brique du fond de la scène, comme une fille pauvre, jambes écartées. Elle rit de joie en se balançant les hanches. Elle caresse, elle aussi, une tête invisible, se frotte les seins sur ses propres cheveux.

Lui n'entend toujours que l'ancienne voix. Voix off.

- "Et ta soeur solitaire, ô ma soeur éternelle

mon rêve montera vers toi: telle déjà,
 rare limpidité d'un coeur qui le songea,
 je me crois seule en ma monotone patrie
 et tout, autour de moi, vit dans l'idolâtrie
 d'un miroir qui reflète en son calme dormant
 Hérodiade au clair regard de diamant..."¹

- Je suis ta chose.

Elle se balance encore, heureuse. Voix off.

- "O charme dernier, oui! je le sens, je suis seule."¹

- Fais ce que tu veux. Mais fais-le bien.

Soudain elle empoigne le vide et le pousse au-de-
 vant d'elle.

- Je suis une vieille femme, regarde, je suis laide. Vois comme je suis
 laide.

Elle se penche au-dessus de son maquereau comme de-
 vant un miroir liquide.

- Mes cheveux raides, mes yeux brouillés, ma peau plissée. Vois sorcière
 une sorcière! Regarde mes dents.

Elle fait claquer ses dents.

- C'est pour mieux te manger mon enfant.

Elle se regarde toujours, penchée vers le sol. Sou-

dain son regard s'allume. Elle prend une voix langoureuse.

- Je ne suis pas une sorcière, mon beau jeune homme. Vois comme je suis belle et comme je suis douce.

Elle se penche. Elle caresse la forme d'un homme étendue par terre. Elle se fait eau.

- Je suis la mère de la vie. Je peux tout. Regarde.

Elle le caresse. Les deux mains posées sur la poitrine de l'homme absent, elle incline lourdement la tête.
Voix off.

" O miroir!
Eau froide par l'ennui dans ton cadre gelée
que de fois et pendant des heures, désolée
des songes et cherchant mes souvenirs qui sont
comme des feuilles sous ta glace au trou profond,
je m'apparus en toi comme une ombre lointaine,
mais, horreur! des soirs, dans ta sévère fontaine,
j'ai de mon rêve épars connu la nudité!"¹

Elle rit.

- Ferme les yeux et vois comme je suis belle et douce.

Elle rit encore.

- Je suis une charmante petite grenouille qui marche sur ton corps.

Elle se lève et, soudain hystérique, saute sur le vide, à pieds joints.

- Et je déteste, moi, le bel azur!

Elle parcourt la scène en assénant des coups de pied à un homme imaginaire.

- Va-t-en, vieux lascar! Va-t-en borgne! Regarde ce que tu as fait de moi. Regarde. Regarde, sorcier, ta sorcière!

Lui est toujours au milieu du cercle silencieux, pendu aux cuisses de sa maîtresse. A demi couché sur le plancher lisse.

- Tu n'as même plus de jambes pour t'en aller. Pour fuir. Comment feras-tu pour courir la galipote, pour séduire les nounounes, pour étendre les gré-biches, cul-de-jatte!

Elle pénètre soudain le cercle où son homme fornicque seul. Elle va frapper; elle s'arrête. Elle reste immobile longtemps, regardant Alexandre. Elle ne crie plus. Elle parle tout bas, très doucement. D'une voix monocorde, elle récite, elle pleure:

- Vieillard, maquereau chauve et puant, charognard de beauté, sorcier, séducteur, chien errant, nounourse, maniaque, mari, mâle, lubrique, lascif, vieux cochon, mon pitou.

Pendant sa litanie, voix off:

" Vous mentez, ô fleur nue
de mes lèvres.

J'attends une chose inconnue
ou, peut-être ignorant le mystère et vos cris,
jetez-vous les sanglots suprêmes et meurtris
d'une enfance sentant parmi les rêveries
se séparer enfin les froides pierreries."¹

Elle se place lentement. Elle annule l'absente. De-
bout, l'homme à ses pieds.

- Tu es agrippé à moi. Comme c'est drôle. Et c'est comme si c'était moi qui
te retenais dans mes jambes.

¹S. Mallarmé, Oeuvres complètes, Hérodiade, p. 41 à 49.

SURGISSANT

poésie

plus le fer rougit l'automne des plaisirs incruste
 son encre dans mes veines longue chaleur en majus-
 cules des éclats de vie sèchent sur les yeux oxydés dans
 leur coin les immortelles vieillissent le bleu se
 ride et la chaude mi-saison fait un soleil d'accoutre-
 ment

puis le temps d'hier jailli à chaque innocent repli
 des armoiries exactes et colorées me tirent un chapeau pi-
 toyable saluent en courbettes le saltimbanque bariolé

surgi ce parterre bruyant la dépouille subite
 ce grand jardin lisse et vert s'étale en flots lents
 sous les haies à nouveau se moulent les rondes collines
 du temps enfant la muraille d'arbres encercle les
 mille oiseaux de notre ciel le bloc des cèdres
 bancs de couleur les fleurs en îles

au départ la maison blanche ce toit doublement bleu
 le chemin écorché de rocher écorché fleurs rouges et lilas

les vrais jardins ouvragés les pics des blés d'in-
 de les lys oranges vers la prose sauvage les
 fraises sucrées des lèvres de sang les champs s'en vont
 au bois

un rayon de soleil s'appuyait sur le coin de la galerie
 tout l'après-midi je regarde palpiter des villes brûlan-
 tes des inconnus familiers dansent dans des rues enivrées
 en me dévisageant dans un couloir réversible
 miroir d'âge

nous savions si peu si farouchement en ces temps
 d'après-midi que tout craque sous nos pieds bouil-
 lonnants que les jeux coulants s'étouffent dans leurs ri-
 res tous ces gros morceaux beurrés de soleil
 les côteaux le petit bois les grandes aires peuvent dé-
 bouler de leur immobilité coincer nos têtes que no-
 tre enfance court sur un puzzle truqué tendre avec des
 trous qui se font jour quand nos corps sont cassés

le regard intransigeant de ce silence assourdit ma longue mar-
 che en fuite indolents granulés les bruissements
 des sables comme les tambours du coeur bruit d'eau coa-
 gulée le vacarme le vacarme inaudible de cette ava-
 lanche masquée dans la gorge des souvenirs les mêmes

grands oiseaux ouateux soulèvent les vents les mêmes yeux
d'eau prêtent vie dans le triste horizon mais la pou-
dre blanche des os éteint les volcans en ce jour supplicié
le morne feu au-dedans du soleil

printemps de papier coloré un peu trop vives trans-
parentes teintes peu importe la source poreuse l'eau
fait son chemin entre les vides épais sentant s'alourdir
encore la joie coulé pesant dans le sombre bonheur
d'être si bien lié aux pieds d'un arbre

faune forçat faire semblant de la sève et fuir le
froid qui court sur les temps comme une mort la sage pré-
somption dans sa prière de larmes

ainsi

créer les vents qui sifflent les cimes en fête la
chaleur nécessaire les ruts mystérieux dans les sous-bois
de nos corps allumé dans l'enchevêtrement l'amour
le hasard de paille qui noircit nos chairs de charbons rubis
tendus étincelants sur des brasiers anciens la
fumée boueuse gonfle ses voiles feuilles d'automne torren-
tielles fruits ocres l'amour jonche des trottoirs
honteux beaux pendus des branches noires tombés de

nid migrants insensés l'âpre douceur d'incendie
 en la forteresse château de flammes

j'ai des secrets à te dire très doux dans ta bouche
 comme un sirop fin pour lécher ta douceur l'éden glo-
 rieux de nos corps le miel et le lait notre sang lé-
 gendaire l'écume infinie de l'éclosion et la mer d'orge
 flambant le soleil porte un feu si doux nous mourrons
 transpercés si tendrement que la terre tombera sous nos
 pieds

dehors la terre battue fendillait son écorce laissait
 croître sa douleur en de hautes tiges criardes et velues
 des fumées liquide opaque serpentaient s'agglutinaient en
 nuages rougeauds coagulés l'air divisé en poussière
 frappait ses boucliers dans des éclairs si immobiles si
 jaunes que la végétation s'étranglait pour des siè-
 cles entiers et violets des amants seuls comme de grands
 fruits brillaient en leur songe

dans le vert sombre de tes cheveux en fleurs de grandes
 étoiles rêveuses comme des saules j'ai dormi longtemps
 dans ta fraîche chaleur de nuit enroulé délié
 dans ton lit nénuphar noyé souriant qui étreint
 les scintillements de tes parfums d'eau

mais desséché le miroir fige ses rides sur mon corps

le temps clair rugit dans ses matins

hors moi

braises dans leur fruit vif éventrées rutilantes
 aux souvenirs d'or cinglant braises colmatées de silen-
 ce strident qui m'a fermé si doucement les yeux
 entrouvant si bien la faille qui m'a creusé ce trou
 dans mes entrailles ouvertes je retrouve très chaud mon prem-
 mier rêve la vie enclose je me restitue les cendres
 chaudes mon seul travail est le feu qui me reste

mes souvenirs suffoquent étranglent leurs souvenirs
 qui m'a creusé ce monde plus réel encore bûcher d'entre
 nuit et matin le cirque me couronne

aussi je caresse à tue-tête

et la statue frissonne immobile de la chaleur calfeutrée
 des paumes se pelotonne en son intérieur argileux
 j'assiège le contour inquiétant de ses silences durcis

par mes pleurs de vieille criée et j'incendie la pierre
 de mon souffle et la chair de bronze striée d'ébène
 s'éparpille en damier miroitant et cubique mon so-
 sie est cadavre noirci

innocent labeur de fabriquer à même ce fatras une effigie
 vivante comme une ombre ensorcelante le granit s'ef-
 filoche en souvenir d'herbe et de mort jouée

et puisque je peux être le roi bicéphal j'endosse la blan-
 che carapace suinteuse avec des yeux de plomb des on-
 gles de peau momie à la tête tournesol je suis dans
 l'ancre illogique sautillant sur les stalagmites des vol-
 cans à cheval sur le morbide comme sorcière bonniche
 faux-mort je contemple des passants en pied-de-nez ne
 pas interrompre leur ronde marbre vivant j'écaille ma vie

nu surchauffé presque insensible et douloureux
 un roc de maléfice pierre intransigeante incrustée sur
 un rivage dénudé lave durcie endurcie hybride de
 pierre et d'homme

comme le prisonnier de Michel-Ange

émerge du bloc granitique mirage d'un homme surgis-

sant de l'informé propulsé de son passé monolithe
 dans son néant de pierre surpris un corps d'homme se dépê-
 tre

mère n'est pas cette masse qui emprisonne ses pieds se
 colle à ses reins retient sa tête dans le fers de ses mains
 géantes et brunes mère jaillit de tes veines de mar-
 bre un sang rouge comme un désir au bout de ses mains ten-
 dues tordues vers la fluidité insaisissable verte

cette vitre à deux miroirs comme du marbre incertain
 dans ses yeux l'eau humaine les pleurs triom-
 phants égarés sans origine que le plus pro-
 fond enfouissement en un dedans caverneux et peuplé
 la réclusion sans âge d'un être sans naissance

miracle par désespoir avec des sueurs innombrables
 comme un enfant dans le flot de sa puissance à naître dé-
 vaste le monde le hasard le désir a sculpté
 dans le pierreux et le sec comme la mer crée ses rivages
 un homme le ressuscité le caillou dégrossi
 la colombe d'argile et le dieu naissant

sur le sable échoué un échappé de mort
 de justesse reconnues la soif et la source un voleur de

soleil et de mer un jeune dieu révolté s'arme de la pou-
 dre et de l'éclat ensevelit sous l'oubli son trop amou-
 reux geôlier une statue trop vivante un homme venu
 des terres tourne le dos infiniment un homme nu que le
 soleil bénit qui envoûte la mer commence de perdre
 sa lourdeur

en plein vol dans le ciel liquide l'oiseau de feu
 réalisé comme un rayon de lumière précis et unique
 sur les arêtes du miroir le poisson d'or gravit cha-
 que vague une a une déployé sans mouvement que l'é-
 lan et l'abandon l'épave fulgurante tel un homme
 que la mer a pris

dans le lit magnifique entièrement étreint de la totale
 et ronde caresse je coule sans cesse sans poids
 démesuré toujours plus profondément vers les rêves de
 phosphore au ciel de l'eau les lampes marines divul-
 guent l'oiseau replié ardent dans mes bras magie de la
 nécessité

je plonge à l'extrême limite vaisseau chimérique emporté
 loin des phares échoué sur les terres fabuleuses
 au fond de l'océan de ta caresse prosterné ancré
 sur le parvis de la mer le prodigieux astre fulgurant
 enfoui dilaté dans son prisme midi à sa puissance

tout autour les ombres guettent

la couronne de soleil fond lentement sur mes épaules
 avec la lourdeur d'une pluie argentée le mystère de la
 joie s'accomplit en mon corps brûlant intronisé
 je ne suis pas prostré sauf au-dedans

chair incandescente invisible à soi-même mon ombre
 existe plus que moi témoin plus vraisemblable que moi
 elle court immensément dans les miroitements de la terre loin-
 taine se baigne dans les herbes chuchote aux fleurs
 qui ne sont pas marines elle porte dans ses longs plis un
 secret vit au grand jour comme un enfant muet

ne suis plus qu'un homme qui marche dans le soleil
 une bête enflammée qui marche à genoux suis une om-
 bre dans les moires des pays et des siècles projeté
 entièrement inscrit sur la poussière du sol

homme fulgurant dans l'éclair de sa vie roi détrôné
 ange mercuriel s'agrippant au château pèlerin
 lumineux homme de labeur dans le sillon creusé
 découvre béant le fossé à venir la fatale sortie où
 l'ombre se couche en jouant

je cours derrière mon frère noirci le soleil fond sa cou-

ronne sur mes épaules lourdement je prie comme une
île qui a trop pleuré dans le midi de plomb

la lune j'irai chercher la lune et je crève cette bulle
opaque la blanche enflure du temps qui élargit la
mer entre mon ongle et ta prunelle éteinte

AFFECTÉ

roman

Plaisir de suivre un inconnu. Simplement. Comme on regarde une fourmi. La petite bête qui fait son travail avec un rituel incompréhensible ne peut se douter que ces énormes yeux ont un rapport avec elle. Car, fourmi, le regard des hommes ne l'atteint pas. Notre monde ne peut la hanter car son monde lui suffit. Nous la regardons avidement; nous la poursuivons de notre curiosité. Notre monde à nous nous est trop connu. Nous avons besoin de nous émerveiller.

Quelle différence entre nous deux et lui qui marche sur la grève? Nous, nous avons déjà fait des concessions, nous nous sommes promis tacitement quelque chose, nous nous connaissons ou nous croyons nous connaître. La part d'inconnu en chacun de nous ne nous charme plus, nous en avons révélé la plus grande part. De bien petites choses. Mais qui nous permettent de nous connaître. Nous sommes alliés sans l'avoir su; nous ne pouvons être que compréhensifs.

Il marche sur la grève et nous craignons qu'il se cache au détour d'un rocher. Et tu m'expliques que nous craignons qu'au détour de l'immense rocher, il soit subitement caché à notre vue. Dès lors il nous manquerait quelque chose, nous serions désunis par je ne sais quoi, nous n'aurions aucune raison de nous balader sur la plage.

Il marche sans se retourner, regarde parfois la mer ou le sable à ses pieds. Sans s'en apercevoir, il oblique à droite, toujours sur la mer, comme s'il avait peur du rocher. A certains endroits, l'énorme masse beige et stratifiée est complètement verticale et surplombe une grève étroite presque complètement mouillée. Du moment qu'il prend un peu le large, une vague lente et sourde roule vers lui. Il bondit un peu, imperceptiblement, vers la gauche, vers le rocher. Il continue, sans s'arrêter, toujours, comme s'il ne devait jamais s'arrêter, comme si sa vie entière consistait en une longue promenade sur la grève, entre un rocher et une mer.

Soudain vous me dites, un peu trop émue, qu'il ressemble à un petit garçon qui marche, heureux et fatigué, entre son père et sa mère. Et à le voir aller ainsi, nonchalant et léger, comme si son père et sa mère étaient bien loin dans sa pensée, je raconte qu'il est, ce personnage que nous ne connaissons pas, un grand petit garçon. Qu'il lui a fallu, il y a longtemps, fuir son père, aimer sa mère de loin, qu'il est maintenant un étranger pour sa famille et qu'il pleure parfois, couvert par la mer, sur le sable mouillé. Que, de toute façon, il est un petit garçon.

Et tout à coup, pour tous deux, il devient important de ne pas le laisser s'engloutir par des avalanches incompréhensibles, comme si le rocher allait s'écrouler sur lui et l'emprisonner ou comme si une lame de cristal allait l'emporter dans ses bras et allait lui tailler un cachot inabordable sous la mer. Nous ne savons pas quoi faire. Toi tu aurais envie de courir à toutes jambes et de l'enlever aux périls et de lui dévoiler le château qui jaillit de terre et d'eau de nos mains. Lui donner une chambre dans notre maison car la nuit viendra tôt ou tard. Car ce personnage insouciant qui marche sur la grève n'a de refuge ni derrière ni de-

vant lui. Nous ne savons rien de lui, s'il disparaîtra dans une crevasse ou s'il sera ce soir à notre table. Notre château est déjà plus grand qu'il n'aurait fallu. Il est fortifié, imprenable et vaste. Nous le parcourons en admirant sa beauté et, du coin des yeux, nous préparons une chambre d'ami.

Et vous me dites que notre forteresse, pour résister à la mer qui se gonfle et gruge le rempart, au temps qui assèche et effrite les créneaux des tourelles, vous me dites qu'il nous faut un allié, que les fêtes seraient superbes et qu'un château est hanté s'il n'est peuplé que d'une ombre et d'un être qui la suit. J'acquiesce à votre désir car je ne suis pas mauvais prince, car vous décidez tout aussi bien que moi, et puisque vous le voulez ainsi! Je vous aime trop pour refuser! Il faut être romanesque un peu et ça commence très bien une histoire. Déjà le chevalier se réveille en moi. Un compagnon est indispensable pour échanger son sang. Vous me trouvez beau chevalier et bien courtois. Vous riez de plaisir. Je suis heureux que vous acceptiez votre rôle : vous riez et nous sommes complices. Vous étouffez votre rire avec la prudence qui sied et vous êtes une magnifique belle grande dame. A genoux, je promets de vous aimer fidèlement et de vous honorer de mes exploits. Nous sommes de vrais personnages de roman et nous écrirons ensemble une belle histoire.

Mais qu'est devenu notre ami que nous avons abandonné sur la plage? Nous ne le voyons plus. Peut-être une déesse l'a enveloppé d'une nuée, comme dans les anciens livres, l'a soustrait du paysage, l'a prodigieusement caché à notre vue et à nos mains tendues, lui a épargné notre histoire. Dans quel dessein le hasard nous a-t-il laissés seuls sur la grève, face à un château qui n'est plus qu'une maison abandonnée où brûle encore

le feu dans une chambre d'ami vide et imposante? Nous le suivrons. Nous le rattraperons. Nous le traquerons. Et si nous ne devions jamais le revoir? S'il n'était qu'un simple passant, un insaisissable étranger qui sème le doute et après lui l'ennui dans les villages où son étoile l'a mené. A cette pensée, la nuit sombre s'étend sur nos regards, comme si une mort trop rapide était survenue avec la tombée de la nuit. Déjà on voit briller dans nos yeux des larmes, pour annuler la luminosité de cette éclatante apparition d'un homme qui marche dans le soleil comme un enfant et pour pleurer la vie fugace. Et tu pleures sur un ami et sur un fils.

Et puis non. Tu ne pleures pas, amoureuse. Tu n'es pas dans un roman pour pleurer toute une vie sur le sourire qu'un inconnu t'a fait sur le chemin. Nous ne sommes pas des personnages de tragédie pour voir dans un baigneur le fils égaré d'un dieu et se lamenter qu'il n'a pas voulu être notre hôte. Nous sommes sur la grève, tous deux, au soleil couchant, étendus l'un près de l'autre, en chair et en os. Quelqu'un est passé, voilà tout. Un voyageur insolite, un peu trop beau, mais n'allons pas faire un roman!

A nos pieds, le château est désert, la mer furieuse. A l'horizon volent des mouettes. Nous avons peine à croire pourtant que c'est la réalité.

Tu me parles d'un don quichotte, j'entends que c'est le chevalier des grèves, qui cherche dulcinea. Tu parles de l'aventure et que tout peut arriver, tu penses toujours à ce passant. Que le désir est prompt et inextinguible pour qui a une chimère! Et je me rappelle qu'en lisant Cervantes j'étais plus amoureux de dulcinea que l'homme de la mancha lui-même. Y a-

t-il des chimères dans la manche? ces monstres marins cracheurs de feu, à la tête de lion et à la queue de dragon. Nous nous moquons. Nous sommes athées de la chimère. Nous sommes sans but, nous divaguons au creux des rochers. Nous rions un peu trop fort. Nous sommes au bord de l'eau comme au bord d'un gouffre. Derrière nous, que le vide désolant d'un belvédère déserté. Et nous avons le vertige pour un inconnu dont nous ne savons rien. Nous craignons soudain qu'une bête fantastique le happe dans son sommeil et, dans une grotte au fond de la mer, en fasse son esclave. Battu par les vagues, mouillé de la bave violente d'une mer en furie, étouffé par sa main ronde et pesante : le rapt de l'océan, poétique et brutal. Et nous rions, nous rions beaucoup trop. Un ogre, un méchant ogre sort de sa caverne. La faim, comme des tenailles dans son ventre, grince. Et le géant saisit le pauvre enfant endormi comme un galet. Son rêve immobile devient cauchemar. Il est broyé dans des machines infernales et hurlantes. Il crie. Nous rions encore, mais notre rire a peur. Nous nous serrons l'un contre l'autre et nous nous demandons comment nous traverserons la nuit. Mais qu'est-ce que nous avons? Pourquoi ce passant, comme un fantôme, qui gémit à nos oreilles? Un personnage fantastique nous est né et nous sommes meurtris comme une mère qui vient d'enfanter.

Notre amour n'aura pas été vain car déjà il nous manque l'essentiel. Nous désespérons. Sans île, nous sombrerons tous deux dans une mer incompréhensible et opaque. Nous nous perdrons de vue et nos bras seront désunis.

Pourquoi ce rêve affreux sur l'océan, qui souffle sur nos têtes? Quelle malédiction la nuit trame-t-elle sur nos corps fiévreux? Quand la tempête cessera-t-elle de nous aiguillonner de ses dards dorés qui pène-

trent notre peau comme du sable? Les murs de notre château sont invisibles et inutiles. Nous sommes vulnérables et sans secours l'un pour l'autre. Nous habitons chacun un rêve qui ne peut se confondre. Enfermé chacun dans une bulle de cristal, nous fouillons l'avenir. Nos armures transparentes s'entrechoquent dans nos étreintes désespérées. Le bruit assourdit nos plaintes. Nous ne savons plus ni l'un ni l'autre quelles tortures notre rêve inflige à l'autre? Seuls, lointains, nous fabriquons un lendemain différent. Quand le jour se lèvera, nous serons séparés. Lointains, silencieux, comme une pierre que la foudre a fendue dans une nuit d'orage.

* * *

Qu'il marche! comme un enfant perdu, comme un enfant qui se retrouve!

Depuis longtemps ses empreintes s'alignent sur le sable, égales, toujours en ligne droite, jusqu'au jour où elles plongent dans la mer. C'est à croire que l'étranger a pris la route liquide. L'eau a effacé les signes qu'il m'avait laissés de son passage. Comme le vent a éparpillé les miettes de pain, les bornes de Poucet, la mer, la grande oublieuse, a aplani les vestiges de l'inconnu. Mais nulle fuite possible pour toi! Le roc est infranchissable. Tes traces ont oublié "la journée du retour". Il me faudra te retrouver dans le labyrinthe liquide!

Je marcherai longtemps, te poursuivant; et si je ne retrouve pas

ton corps inerte, à l'issue d'un combat avec les géants qui t'escortaient, je saurai que tu n'es pas mort. Ni pour toi, ni pour moi. Je reviendrai avec mes bras autour de ton cou, comme on traîne un esclave, et je te montrerai à tous. Je leur dirai : "Voici mon ami que j'avais perdu. Voyez, mon frère dans le sang m'est revenu". Tu ne seras pour eux ni ennemi, ni étranger. Et moi, je louerai le rocher et la mer, la pierre de ton corps et la lame qui t'a délivré.

Je te cherche sur un rivage désert, clôturé de pierre et d'eau. Je crie ton nom et j'arrache mes cheveux, comme on se lamente pour un mort. De ta demeure profonde et claire, tu n'entends pas mes cris. Tu me laisses sur le rivage comme un inconnu. Et je reste là, étranger à moi-même. Glacé de solitude, je regarde la terre bouleversée d'où ton pied s'envola. Longtemps, indéfini, j'erre. Je m'accroche désespérément à chaque saillie de la pierre, à chaque creux de vague qui pourrait receler ton odeur. Partout le sel ravive la douleur.

Alors le désir gonfle mon coeur et je ne crains plus de te retrouver, toi que la lumière inonde. Comme le soleil perce de ses rayons effilés et brillants le lourd nuage et imole la grisaille et la nuit, l'espoir renaît. Miraculé, je m'avance, aveugle qui retrouve au bout de sa main une mystérieuse vue ton empreinte sur le sable comme si la mer ne t'avait pas reconnu.

En se contractant comme un ventre, elle t'a repoussé, toi, l'homme qui fuis. Et tu cours infatigable devant moi. Tu fuis ta honte, la main sur ton sexe flanqué le long de ta cuisse. Chaque pas te rappelle les soubresauts forcenés de ton impuissance. Ton souffle, comme d'une forge sur-

chauffée, sort en flammes de ta bouche. Et tu halètes depuis toujours, depuis que ta mère en écartant vigoureusement ses jambes liquides t'a repoussé de ses entrailles, depuis qu'une main ronde et fracassante comme une vague s'est abattue dans ton dos, tu fuis et ton souffle te dévore. Comme une chimère expulsée des eaux se consume sur la terre, tu étreins le sable mouillé pour calmer le terrible incendie dans ton ventre. Puisque ta mère t'est violente, trouve une soeur comme une source bonne à boire. Repose-toi en elle et bois à ses lèvres, apaise ta soif. Mais les sources ne jaillissent ni près des rochers ni près de la mer. Homme qui fuis, laisse-moi te dire à l'oreille ce que les frères se disent.

Muet et fier, ton père comme un rocher te fait ombre et te menace. Lève en toi ta haine et marche contre ton père. Cache-lui le sang sous tes ongles, revêts l'armure présomptueuse et, pierre à la main, comme un jeune homme ardent et fougueux, menace le Goliath de ton enfance. La force de ton corps beau et sain, ton père la craindra. Mais ne sois ni injuste ni fier devant celui qui t'a fait jaillir de son sein. Epargne cet homme que la vieillesse a enveloppé dans ses rides comme une araignée fatale. Alors ta gloire dans la main sera baguette du sourcier.

Laisse-moi te retrouver, ô malheureux que quelque dieu courroucé a condamné à errer. Quel sort s'est collé à ta nuque et t'a marqué du malheur indélébile? Et moi qui erre tout aussi bien que toi, que puis-je faire sinon t'apercevoir et laver de ton front les sueurs de sang qui brouillent ta vue et empourprent le paysage.

Je veux te montrer le même jour et la même lumière, ô personnage qui t'incarnes loin au devant de moi!

Je te remets l'ardeur droite et blanche comme les os qu'un absent douloureux a enfouis sous mes peaux quand ses membres furent désunis et que sa chair tomba inerte. Qu'elle te pénètre tout entier, qu'elle redresse ton dos et qu'elle raffermisse ta chair, toi qui es faible comme un fils, homme de ma race, mon incertaine postérité.

Car si tu te réalises, tu me seras un fils, homme qui fuis. Mais déjà je crains tes yeux ardents; car les dieux t'ont filé un mauvais destin. Pourrai-je anéantir cette force noire? Tu lèveras ta haine dans ton bras. Ta nouvelle force et ta beauté me seront douces à voir. Et je te bénirai. Même si tu es généreux pour celui qui te loue comme un dieu et même si ton bras se rabaisse doucement, tu auras planté à jamais le remords dans mon sein. Car sur ta nuque est cousue la mort impitoyable.

Livre-toi, homme fugace. Comme les fabuleux chevaliers, nous ferons route silencieusement, la peau battue par le vent. Nous serons tour à tour écuyer et seigneur, car notre jeu nous est agréable. Homme impuissant à rester en vie, laisse-moi te porter sur mon bras. Tu es épuisé de tant d'errances. Je laverai ton visage et ma main sera douce sur ta peau, mon inséparable jumeau, mon frère noirci.

Ne déçois pas le songe que tu fis naître en mon coeur, personnage fantastique, qui m'es à la fois ami, frère et fils, tous désirs que ton apparition, un jour de grand soleil, a fait surgir intransigeants.

* * *

Quels rêves s'était accordés Marie avec ce jeune homme ardent qui marchait dans le soleil comme un enfant heureux? Peut-être s'étaient-ils rencontrés plusieurs fois, peut-être avaient-ils fait l'amour et avait-elle cru mourir? Et cet amant de rêve l'avait quittée sans rien lui dire, déçu de la voir encore vivante sous ses mains crispées. Peut-être lui avait-il laissé un enfant qu'il avait ramené avec lui sans pitié? Peut-être Marie avait-elle pleuré souvent la nuit, silencieuse, dans les bras d'Alexandre? Mais, cela était sûr, elle croyait ne plus jamais le revoir car elle l'avait épié et l'avait vu fuir.

Et lui, le trop calme Alexandre, qu'avait-il vécu avec Salo? Il n'aurait pas su le dire. Ils s'étaient croisés souvent devant la mer en fusion et chaque fois ils avaient eu l'impression de se voir dans un miroir. Ils avaient ralenti leur marche, avaient croisé le fer de leurs yeux, sans ruse, comme des jeunes hommes qui se préparent au combat. Ils avaient admiré chacun l'ardeur qui saillait des corps à demi nus, avec la même impudeur et la même fierté que seul devant un miroir. Ils s'étaient dépassés sans se retourner comme s'ils avaient tous les deux remis à plus tard le combat. Chacun, dans ses mots à lui, s'était dit qu'il lui était égal de vaincre ou de mordre la poussière. Ils avaient été impressionnés de cette rencontre et surtout de cette pensée. Puis, par insuffisance, comme toute chose qui avec le temps perd sa probabilité, ils avaient oublié le combat à venir. Chacun se souvenait avoir vu devant la mer un jeune homme très beau et s'être mesuré, par instinct, à sa beauté.

Quand Marie et Alexandre aperçurent une forme indistincte sur le chemin, ils se regardèrent car ils avaient retrouvé l'ineffaçable silhouette qui hantait leur mémoire. Ils restèrent muets et leurs yeux ne dévoilè-

rent aucune pensée. Chacun savait que l'ombre qui se profilait à l'horizon n'était pas inconnue à l'autre. Chacun savait pour l'autre. Ils continuèrent de marcher, un peu en se suivant, comme s'ils avaient voulu, l'un et l'autre, s'effacer pour ne pas assister à la rencontre.

Le hasard fait les choses telles, parfois, qu'on les croirait issues d'un roman. Pour Marie et Alexandre, le personnage fuyant qui les avait fascinés un moment était devenu sans importance. C'était un événement clos. C'était une possibilité non viable. Quelle fortuité ou quel désir indéchiffrable les faisait aujourd'hui se reconnaître? Pourquoi étaient-ils sur la route en cet après-midi étouffant et sec? Pourquoi lui, l'homme qui avait toujours fui, venait-il maintenant à leur rencontre?

S'ils s'étaient arrêtés, peut-être auraient-ils eu le réflexe de fuir? Comme des enfants qui pourchassent un infirme et qui soudain fuient en tous sens en laissant tomber les roches de leurs mains parce que le fou s'est retourné et a brandi sa béquille. Mais la volte-face du bien-aimé étranger n'était, elle, ni agressive ni calculée. L'homme venait sur le chemin, inoffensif et désinvolte. Il marchait en regardant ses pieds, comme pour éviter les cailloux qui blessent. On aurait cru, à son air fragile et replié, qu'il évitait d'écraser les pierres. Peut-être lui étaient-elles tendres et mortelles comme des fleurs? Il ne levait pas la tête et il entrait, sans s'en apercevoir, de plain-pied, dans un étrange roman.

Ils vont donc se rejoindre ceux-là que le hasard et le désir ont décidé de confronter. Ils marchent sur la route, face à face, dans une apothéose de sentiments, à eux-mêmes dissimulés et intraduisibles. Ils ne sauraient rien dire de ce qui se presse dans leurs pensées, de ce fourbi d'intuitions, de certitudes qui les font se connaître avant d'avoir échangé une

parole. Il s'agit de retrouvailles et de guerre, Il s'agit d'imagination et de réel. Ils n'ont qu'à laisser se dévider la suite. Les choses se font toutes seules. Il n'y a rien à tenter. Ils n'ont rien à affirmer ou à nier. Il n'y a qu'à laisser les routes courir au-devant d'elles et se souder.

Le temps avait semblé long à Marie et Alexandre entre la silhouette entrevue et cet être réalisé tout à coup devant eux. Il avait toujours la tête baissée et marchait délicatement. Il avançait lentement comme pour ne pas déranger les choses.

* * *

Il fait un bond de côté soudain car son pied a failli broyer la tête noire de Marie. Elle s'était arrêtée au bon moment. Lui n'avait pas entendu les voyageurs silencieux et avait marché droit sur eux. Surpris, il s'était éjecté lorsqu'il avait aperçu l'ombre sous ses pas. Il lève des yeux honteux et confus, il halète un je m'excuse pitoyable et pathétique. Marie qui se balance bien de son ombre se met à rire. Il la regarde abasourdi. Elle parvient finalement à lui dire, entre ses rires torturants, qu'il a plus à craindre venant d'elle que de son ombre. Et elle éclate de rire à nouveau. Il comprend lentement que ce mot était gentil et un sourire s'esquisse sur ses lèvres. Alexandre sourit aussi, en arrière.

Puis ils n'échangent plus de parole. Salo pense à fuir mais il reste quand même, avec son sourire qui s'est figé. Marie continue de rire en

le détaillant, puis elle prend subitement un air interrogateur et compassé qui semble dire conte-nous tes malheurs, je sais un peu, bien entendu, mais cela te fera du bien. Il est évident qu'elle saura le comprendre car ils ont les mêmes yeux angoissés. Alexandre est mal à l'aise dans ces premiers silences; il cherche quelque chose à dire. Rien ne vient. Alors il brise tout le charme de cette rencontre silencieuse et lui demande : Ton nom. Et il répond lui-même aussitôt : Salo. Salo ajoute : Alexandre, Marie. Ils sentent bien qu'on savait déjà tout ça. Tout le monde est suspendu à la prochaine phrase.

Alors Marie parle la première : On t'a vu souvent au bord de l'eau, cet été. C'était drôle, tu avais l'air d'un petit garçon. Tu marchais, c'est drôle quand tu marches. On aurait dit que tu marchais entre ton père et ta mère. Alexandre saisit l'occasion d'expliquer : C'est un grand petit garçon. Et tout le monde rit et on étire le rire comme quand on entend une histoire qu'on sait déjà.

Marie qui a horreur des situations banales, recommence : J'ai rêvé une fois que nous étions ensemble. C'est drôle, Alexandre n'était pas là, et tu disais : Où est parti Alexandre? Salo écoutait, car il ne se souvenait pas. Nous nous connaissions depuis longtemps et nous n'étions pas mal à l'aise ensemble. Tu avais envie de pleurer et tu me donnais envie de pleurer moi aussi. C'était triste car tu ne parlais pas. Tu pensais toujours à autre chose. Tu ne pensais jamais les mêmes choses que moi. Nous étions ensemble, tu n'étais pas un petit garçon, tu avais vieilli. Salo devient triste car il n'aime pas avoir vieilli. Il regarde Marie dans les yeux, paniqué. Marie continue : je ne me souviens pas si tu pleurais ou non, tu étais assis devant.... Salo l'interrompt Où est parti Alexandre?

Qui est Salo? qui hante les couloirs de nos imaginations, impénétrable. Quel monstre incarne-t-il dans sa fragile et glorieuse apparence, qui ne nous a pas encore été dévoilé? Que savons-nous de lui à ce moment? Qu'il est un jeune homme plus beau que ce que nous aurions pu imaginer, une figure bouleversante de beauté et d'ardeur, un être absolument provoquant, pasolinien avais-tu dit, un corps d'une sensualité cruellement insupportable.

L'avons-nous si mal regardé, que sa lumineuse chair ne nous ait pas encore rendus aveugles, instaurant les ténèbres sur tout ce qui n'est pas lui? Une enveloppe charnelle d'une mysticité incompréhensible et intolérable. Nous ouvrons démesurément les yeux sur cet homme qui nie en même temps qu'il la proclame, sa chair, sur cet homme qui opprime et libère l'humanité, comme un dieu malgré lui. Nous découvrons précieusement sa beauté à mesure qu'il dénude son corps. Quelles pensées, semblables à des mythes qui survolent les âges et les croyances comme de gigantesques oiseaux insaisissables, se meuvent dans cet être transfiguré? Quelles bribes pourrions-nous décrypter de cette mémoire d'homme, de cet être désigné entre tous?

Bien sûr, sous les oliviers et un soleil expiatoire, il implore il ne sait qui, peut-être lui-même. Qui peut-on espérer soudoyer sinon soi-même? D'écarter de lui le destin entrevu, quitter ce corps précieusement honoré, décharger à jamais de ses épaules ce manteau d'or qui lui sert de

corps. Comme une étrange statue, par un sacrifice indigne, Salo s'ingénie à se donner la mort dans un jardin loin des hommes. Salo n'en peut plus d'être une effigie, une représentation surfaite de la beauté d'homme. Il ne lui sert à rien de se déchirer la peau, de se défigurer, de se déchiqueter; il a été désigné. Et il se demande pourquoi personne ne peut l'aimer humainement.

Ce corps qui le moule et le renferme, cet implacable monument, cette parure, ne peut-il être un trophée suprême à la convoitise sinon au désir? Que ne donnerait-il pas pour être communément désirable comme un jeune mâle, qui affirme plus l'animalité que la divinité, qui est plus nécessaire au corps qu'à l'esprit. Et il maudit sa beauté. Ainsi pleure le fils de Cythérée en brandissant vers les nues la torche qui ne l'embrase pas.

C'est bien lui l'insensé, l'artificieux fils des dieux qui peut peindre et exalter les fureurs de l'amour mais jamais n'en sentir l'épine qui darde sous la peau non plus que le délirant parfum. Insensible, incorruptible figure de l'amour, la seule tendresse, le reclus dans le vieux jardin de Firenze, Eros de bronze qui enflamme l'ardeur des amoureux dans les allées noires, sans jamais goûter la dévorante chaleur et fondre de joie.

Pourquoi est-il devenu peintre sinon pour donner vie à ce qui ne peut respirer en lui, sinon pour réaliser ce qui lui est interdit. Mais si l'art ne conduisait pas à la vie? Si son désir ne rejoignait jamais cette chair rosie, non pas qu'il apaise sa soif, mais qu'il sache le goût qui perle d'un corps qui s'extasie. Salo se tenait la tête entre les mains et doutait que le Créateur se soit jamais fait homme.

Si vos yeux n'ont pas encore pleuré sur Salo qui gémit dans un jardin de pierre, égaré, prisonnier d'une aurore qui ne peut s'affirmer dans le jour, si vos yeux ne se sont pas agrandis de stupeur d'avoir vu s'étirer le chaos des débuts du monde jusqu'en Salo, je vous dirai l'horreur de l'homme qui ne peut naître. Je vous dirai l'impertinence des dieux qui s'acharnent à ne pas faire jaillir l'homme.

Salo est assis au jardin, dans le matin frauduleux. Il semble émerger du sol, à demi libéré. Il est un élément douloureux de ce paysage desséché, de cette terre que les dieux n'ont pas quittée. Le vrai Salo, celui qui vit au-dedans, est un cul-de-jatte, un mutilé originel.

Qu'est-ce qui t'empêche, Salo, d'être ce que tu veux? ricanent les arbres, les oiseaux et les bêtes. La création est terminée. Ils t'ont laissé en plan, voilà, mon beau Salo. Il faut que tu te fasses une raison. Arrête de gémir et de pleurer, pauvre homme de malheur. Toi seul n'es pas content. Crève, si tu ne peux pas accepter ton sort.

La vérité c'est que Salo n'en peut plus de vouloir toujours autre chose. D'être un tissu de désirs et de contradictions. Salo n'en peut plus de se regarder et de regarder ce qu'il aurait pu être, ce qu'il était. Le lamentable Salo fait les cent pas, comme toujours, et c'est lui-même qu'il piétine quand son pied écrase les fruits tombés au jardin. Sur le sol, la pulpe s'écoule de leurs écorces pressées. Sous le pas ferme de l'absurde, c'est sa cervelle qui éclate.

NOCTILUQUE

journal intime

musicalement sa main recommence le langoureux tracé, il écrit sans hâte les mots qui le pressent, l'harmonie de ses longs doigts déliés, il est heureux, tout affleure à ses doigts, la multiplicité de tous les possibles l'effraie, il pose un silence, le reprend, ses yeux parlent d'ivresse, des mots fous voltigent autour de sa tête, il est seul et se soustrait même de plus en plus au monde, il résiste, il résiste à tout, il faut se soustraire, que je devienne immensément vaste, absolument neutre à toute l'agitation qui est hors de mon corps, intensément gris et brumeux, il fait nuit et il pleut, sa tête pendue à son cou, il est calme, il trace de longues courbes comme un jeune amoureux, rompu, triste à mourir, il est seul au coin d'une nuit à café, repos  , je n'ai pas sommeil

il avait dépassé l'âge où l'on sait qu'on pourrait déjà être un mort, dans une nuit irréparable, il aurait pu déjà être soustrait à cette ville qui s'en foutait, à tous ses proches qui en mourraient peut-être, qui sait, être banni de son corps, quelle patrie pour moi! le désert l'effrayait et la mort commençait à lui faire peur, il voulait rester calme, il faut rester calme, tu m'entends, je ne veux pas mourir, il ne fallait pas dormir, je ne dormirai plus, la plainte commune, l'éternelle lamentation, il ne faut pas penser

pourtant cette nuit il a des gestes de danseur, il suit les courbes

que son corps lui commande, une harmonie trop grande dans sa main, sa main, une main de femme on dirait, ça ne te fait rien que j'écrive lui a-t-il demandé, à qui, il est presque seul, déjà soustrait à la nuit et au désir, pourquoi ne pas écrire à ma femme, une femme de nuit, il pourrait très bien écrire à une femme, écrire à quelqu'un, tracer l'amour sur un corps un peu trop beau en pensant à la mort

il ne sait plus, son front repose dans sa main, complètement seul, aucune ambiguïté possible, il regarde son autre main, il ne sait pas quoi faire, écouter, il écoute, rien, il n'entend pas son coeur, le faire taire, qu'il s'amuse, je m'amuse seul, musicalement, je m'amuse musicalement, il faut que je sois capable de m'amuser, perdre mon temps, le semer

le semer, le semer, il court, il ne court pas il est assis, mais le temps s'éloigne, il avait obéi à toutes les conditions, le temps le laissait tranquille, il avait soudain l'impression qu'il n'existait plus, il existait, il ne savait plus, son corps jouait musicalement, il se voyait, appuyé à une table, appuyé seul, tête penchée, la lumière l'éclairait, son corps dans un pyjama, il faisait toujours rire quand il enfilait ces grands caleçons si longs qu'il devait les monter jusqu'aux aisselles, il faisait le clown, l'enfant, puis mettait le haut, rien n'y paraissait plus, il était un homme en pyjama, au coin d'une table, appuyé, la tête endormie, il s'endormait, il était en pleine lumière, une lumière de nuit, jaune, dans une cuisine à la nappe carreautee, il se regardait seul et pensait à la nuit qu'il vaincrait, les jours n'étaient pas assez longs, il savait maintenant que la vie manque toujours à ses obligations, il ne voulait plus la perdre, il voulait s'éprouver, il se trouvait romantique à en rire, il se prenait pour un personnage de roman

il fumait, s'était vu se rouler une cigarette, assez adroitement, se regardait aspirer de longues bouffées, il pensait qu'il devait être nerveux et semblait livrer bataille au sommeil, comme quelqu'un de défait que l'on regarde tard dans la nuit s'astreindre à la vie, au plaisir, il savait que d'autres avaient pris des comprimés et un bain chaud, que d'autres avaient scellé leurs yeux à jamais, qu'il était hérétique, un acharné de la vie

comment aurait-il pu faire autrement, son passé s'allongeait et il discernait quasiment le lieu du rendez-vous, il faut faire marche arrière, il était né à la campagne, vers les années cinquante, en plein milieu de siècle, pourquoi le mentionner, au petit jour d'une tempête de décembre, enfance heureuse, un peu trop heureuse, il le méritait, il ne savait plus, des Noël folkloriques de grosse famille, des vaches au soleil, un paradis de roman, une fête sauvage à l'année, il était le dernier, il a toujours pensé que ses parents étaient les plus beaux animaux que la terre ait donnés, chauds et envoûtants, de superbes bêtes fortes et douces comme l'étaient les dieux antiques, l'haleine pure comme des vents originels, il savait qu'il était né dans le luxe d'une paix intégrale, édénique, il avait eu tout ça, même un corps qu'on trouvait beau, souvent très beau, des traits un peu féminins, il était frisé, teint et cheveux pâles, ses yeux étaient un peu fixes, il avait eu tout ça et remerciait le néant

il y a beaucoup de bruits dans la rue, on ramasse les déchets, il est trois heures, mon seul souci est de dire la vérité, toucher le fond de ma vérité, je dois être seul, tout le monde est très loin, on dort, même Dieu somnole, au coin d'une table, seul dans la nuit : un homme en pyjama, il va se faire du café car il va s'endormir bientôt, ne me laissez pas

seul, ne pas faire de taches sur la nappe

continuer, sans trop de faux pas, croire en l'étincelle qui jaillit de la nuit, je ne suis ni présomptueux ni vainqueur, je livre bataille, un peu trop sciemment, je m'allume, je tente de me réfléter en moi, j'ai bu le café, il peut être magique, j'ai bu un café tout simplement, au lait, sur le balcon qui donne sur l'arrière, très convenable, un bout de ruelle à gauche, un cimetière un peu caché, broussailleux, des maisons de pierre et le palais de justice à droite, des arbres tout verts, des arbres de juillet qui se gonflent de vent, il a cessé de pleuvoir, j'avais éteint les lumières du salon, je suis dans la cuisine, j'écris sur la table collée au mur, le coude touche le mur, c'est sans importance, l'indispensable est que je sois vivant, dans une nuit absolument pareille aux autres, apprivoisée, mais une nuit à moi, en surplus, un boni, mon décor importe peu, il m'est familier, je le vois à peine

la vie l'envahit peu à peu, elle entre en lui, le soulève, la fièvre le gagne tranquillement, il a de la difficulté à rester calme, sa main est plus pesante, il griffonne car la fièvre monte, la rage ne lui vient jamais subitement, il regarde passer dans ses nerfs, dans sa main, toutes les transitions de la gamme, il se sait devenir euphorique, le matin le rend toujours euphorique, il pense déjà à l'aube, non pas parce qu'elle lui est délivrance, mais parce qu'il y a maintenant une nuit soustraite au sommeil, mais je n'ai rien contre le sommeil, j'aime dormir, en fait il adore dormir, il est superbement heureux quand il dort, sommeil calme, presque jamais d'insomnie, mais cette nuit il a provoqué la mort, il est en duel, et il est plus heureux que dans son sommeil, dose de masochisme, goût de l'inhabituel, je ne sais pas, il y a une nuit qui doit mordre la terre,

manger la poussière, s'y ensevelir, il a, mais oui, il a ce jeune homme une soif subite de jour, de soleil, il a besoin de vérité et de joie sublime, il a, ce beau jeune homme de roman, le besoin séculaire de se casser la gueule, d'avaler la boue que sa salive de désir lui mijote dans la bouche, la soif n'est pas inaltérable, petit con, va te coucher et rêve plutôt des soleils qui te pètent dans le corps, tu pourras peut-être mourir comme le tzigane Laurent Petrovicz, mais n'essaie pas dans la vraie vie, petit imbécile, tu n'es pas dans un roman, va te coucher

je meurs d'amour pour tous les héros des romans que je lis, ils sont toujours si beaux dans leurs mots éternels, si douce la peau des livres quand deux amants se font l'amour et la tendresse, Laurent et Tina, les écrans magiques de l'ultime, de l'extrême, la suprême indifférence et le goût mortel dans leurs grands corps dorés, la fougue, voler du temps à la mort, mais mon pauvre Laurent il faut en voler à la vie

pourtant il est si calme, il vit à peine, il est à son coin de table et il pense que les romans sont ce qu'il y a de plus beau au monde, quand ils font pleurer, quand ce qui est dit en toutes lettres est exactement ce que je vis, cette nuit, sans larmes, somnolent, il essaie de vivre en pleine nuit, il pense à ce qu'il est, il ne sait pas, il existe à peine, il se lève, va sur le balcon, s'en va fumer une cigarette, musicalement, très calme il va habiter la nuit, comme une femme douce et noire écarquille et fait éclater son désir

la nuit répare le jour morne, cette nuit greffe ses étincelles sur les jours quotidiens que je vis depuis un bout de temps, une nuit lave des mois, des années, la pluie a tombé, il faut nettoyer les combles, faire

place, il faut aérer les chambres où j'ai dormi, la nuit est fraîche, je suis encore calme, toujours plus calme

il est dans la cuisine, il semble reposé, il s'appuie à la table, joue avec ses doigts, combien de chambres, il y a la première Marie de la première nuit, la douche dans le coin, le réfrigérateur ronronne, une chambre à tapisserie, Marie l'aimait toute la nuit, puis la chambre rose, matelas par terre, fleurs séchées, et les nuits blanches de l'avant-midi, la chambre nuptiale avec le lit d'or de l'appartement organisé, constante Marie, Marie ne fait pas de cinéma mais Marie change toujours, Marie est amoureuse

mon frère était mort, c'était atroce j'étais mort, tu ne peux plus vivre, on m'a dit tu es mort, la mort me parlait nuit et jour, on me liait les mains, mon frère mort tirait ma main dans ses ténèbres, je buvais le styx à sa bouche, le passe s'abolissait dans la nuit, il s'est appuyé sur sa chaise, il voit le ciel s'éclaircir, la nuit ne doit pas finir maintenant, il faut me laisser le temps, il faut penser vite, le jour se lève, il faut tout refaire cette nuit, il faut, je fume lentement une autre cigarette, il ne faut pas jouer le jeu du jour, tout doit être lumineux comme le sommeil

Salo était extraordinairement beau, Marie l'avait déjà suivi, il avait fui longtemps, le fuyard, comme un mort qu'on a accepté de suivre, il couchait avec n'importe qui, des histoires très touchantes, des liaisons courtes et chagrines, Marie était folle de lui, j'aimais Marie, je lui ai dit en tenant ses épaules mon frère dans le sang m'est revenu, Salo n'est pas son frère, il sait très bien, à peine a-t-il cru à la substitution, il

fume rapidement, ne sait plus quoi penser et où le conduit cette histoire, il pense que Salo est très beau, il fume lentement sa cigarette en pensant au corps doré de Salo, plus beau que le plus beau roman, Salo dort aussi dans un autre roman, à quelques rues de cette cuisine éclairée au petit jour, il n'y a pas de passant qui puisse échafauder de roman en ce matin de juillet, les hommes sont presque morts dans leur lit ce matin dans toutes les chambres à tapisserie

il est seul au coin de la table, le bleu des rideaux déteint lentement sur le ciel, il sait que Marie est seule dans son lit d'or, elle dort, elle dort, il pense qu'elle est une princesse, seul en ce matin il se croit un peu plus prince, il n'y croyait plus, il pense qu'il est soudain trop heureux, il pense qu'il vogue dans l'ultime, il a peur du jour, la nuit et le roman vont s'effacer, ne t'énerve pas petit imbécile, lentement fume une cigarette, calmement, retiens ta main, musicalement

tu as tout le jour pour graver ton roman, ton espoir de la nuit, dans le roc blanc du jour, il a tant de choses à dire maintenant, il est presque dans la même position, tout est pareil, seul l'éclairage a blanchi, il trace toujours aussi lentement les courbes de sa nuit, le temps ne suffira pas, le temps commence à le perdre, il a tant de choses à penser, il se défoule passablement, il délie son passé et sa main le guide, dénoue les fils tordus, les noeuds repères, assemble les espaces, sa main le soustrait de son passé, de ses obligations, sa main magique lui compose un roman, il lit lentement les hiéroglyphes qui lui déchiffrent ses petits mythes personnels

il déjeune d'un fruit et s'en va sur les quais, il s'est habillé,

n'a pas trouvé de fruit, il s'est rendu en hâte le long du fleuve, six heures du matin, pas un chat, oui des chats, pas de monde, il s'est assis sur un banc et a regardé l'autre côté du fleuve où il y a un petit village, c'était brumeux, il aurait voulu marcher sur les eaux, si personne ne l'avait vu, il aurait peut-être descendu le fleuve, il était sur un banc, il a pris des gouttes qui pendaient à la balustrade, luttant contre le soleil, il a mouillé ses yeux, il a étendu la rosée sur ses yeux comme un fard, il était toujours assis sur ce banc et il pensait qu'il était seul en ce matin, très loin de tous les promeneurs qui assiégeaient le soir la terrasse, il était tout près d'eux et comme un christ de pacotille, il lavait les yeux de tous les jeunes hommes qui attendaient un clin d'oeil, il souriait tout bas aux passants de toutes les nuits sur la terrasse, il se maquillait comme un jeune italien, le plus beau, il se maquillait et il était seul, un vrai roman

j'ai marché dans la ville, découvrant les parcs, il y a beaucoup d'arbres et d'oiseaux quand on va au hasard le matin dans la ville, il cherchait une pièce de monnaie par terre pour se payer un café, d'habitude il avait de l'argent, il ne souffrait pas de ne pas en avoir, il espérait que quelqu'un lui crierait de sa fenêtre de monter, que ça sentait bon, qu'on ne manquait de rien, il marchait, il marchait et sentait monter le jour en même temps que la fatigue

il est rentré à l'heure où on sort dans la rue, il avait faim, ses jambes lui faisaient mal, ses yeux étaient lourds, les derniers passants qui l'ont vu ont dû croire qu'il se levait à peine, qu'il allait travailler, il allait peut-être se coucher, il aimait n'avoir rien à faire en ce mois de juillet si chaud et si pluvieux, il gagnait sa vie à ne rien faire,

il inversait les mots, il jonglait, il se disait qu'il faisait tout pour la perdre, il abolissait les contraires, l'air de rien, mimait la nuit en plein jour, il profitait d'un matin qui pâlisait sa nuit, il était encore sous le charme de la nuit

il se déshabilla, se coula sous les draps chauds, Marie transpirait toute recroquevillée, il détendit ses jambes, la coucha contre lui, sa tête sur son épaule, il se sent le guerrier qui revient, il écoute son coeur battre contre Marie, sa main lisse ses cheveux, ils sont humides, il assèche lentement ses cheveux avec sa paume, sa main flatte son bras, musicalement, il ferait peut-être l'amour, Marie est plongée dans son rêve, Marie a des sursauts, sa main la caresse, musicalement il lisse les cheveux bruns de Marie, ses reins se fondent dans le mou du lit, ses yeux s'apaisent dans la pénombre de la chambre nue, le lit d'or devient un vaisseau qui sombre dans le jour, il se réveille, il est deux heures, il fait brumeux, il fait quotidien après le café

le matin, une petite fille se réveille près de moi, elle parle de chat, le soir, la tigresse l'emporte

il n'a rien fait d'important de tout l'après-midi et de la soirée, ou rien qu'il pût considérer comme tel, le jour s'allongeait inutilement, pourtant il eut peur lorsque la nuit revint

lentement, ne brusque rien, redeviens nuit, entrouvre ta poitrine et laisse le silence se faufiler, sa main est calme encore, il faut t'habituer, ne tremble pas, tu ne peux vivre la vie de tous, ils ne peuvent pas

non plus, tu t'habitues lentement, musicalement, tu devras apprendre à danser de tout ton corps, la nuit se coule lentement l'une dans l'autre, les grands feux de nuit dans son corps, tout ce qui est noir dans son sang, je suis subjugué par le pouvoir des mots

mon nom, je me rappelle à peine, on n'oublie pas son nom, aucune idée, il pense que ça n'a pas d'importance après tout de ne pas savoir son nom, il connaît sa main, son corps au bout de cette main, son visage qui le regarde, quand je pense est-ce que je mets des points-virgules, des points d'interrogation, des points d'exclamation, c'est peut-être pour ça que tout se tient, le nom n'importe vraiment pas, sa main ne peut lui dire son nom, elle le façonne, elle bégaye ses origines, son passé, est-il vraiment important que tout ça soit réel, elle couronne lentement le prince, elle impose sa lumière, son corps de prince nordique tout blanc, son corps et sa main surtout moulent un personnage et son visage ausculte ce corps qui est lui, et sa main qui le façonne, son visage ne sait plus, perdu dans une histoire incompréhensible, un prince, il était une fois, je ne sais pas mon nom, tout est brouillé comme un sommeil, un grand sommeil

il ne sait plus quoi faire, il n'a pas l'assurance de savoir qui il est, ce qu'il fait seul dans la nuit, ne me laissez pas ou je tombe, je tombe, il ne faut pas me distiller, perdre mon unicité, l'indivisible raccorde bien entendu, c'est comme un sommeil, je ne sais plus, comme un mort tente de se rappeler, la chute a tout désarçonné, il faut me rappeler qui je suis, qui j'ai aimé, je suis né, je suis né en cinquante, en plein milieu de siècle, je suis né, je ne suis pas encore mort, c'est banal, il

faut continuer, je vis, peut-être je suis mort et me compose un roman, il faudrait dormir, si je ne pouvais plus dormir?

tout se replace dans le sommeil, il réapprend petit à petit que la vie est toujours une victoire sur le passé, il se fout qu'il soit mort, il se sent en vie comme jamais, il a faim, il a soif, il sait qu'il a tout le temps de vivre, aussi qu'il faut rêver, il pense soudain qu'il n'est pas son frère, que son frère est mort, pourvu qu'il rêve même si on croit qu'il dort, le roman d'une vie ne s'achève pas, se poursuit au-delà des rôles, je pense souvent que ma vie est un livre enchanté, soumis aux caprices d'un éternel créateur et que la fin de l'inavoué journal que l'on tient de nos ans se délaie dans un début de meurtre, je vivrai tant que je ne donnerai pas l'ordre d'arrêter la roue, ne croyant plus avancer, étant à la fois la roue et l'ornière jusqu'à perte d'espoir, rêve illusoire d'immortalité, je ne serai plus qu'un cercle infrangible, qui a conscience de tout le poids du monde, je capitulerai, rendrai plume à mon maître, le soldat de carton meurt au combat, transpercé d'amour, et le vent, dans un tourbillon, éparpillera les membres de papier, peut-être avance-t-on encore des milles en terrain incertain, avant de se rendre compte qu'il n'existe plus ni guerrier, ni outil, ce combat à vide, s'il existe, est le plus éclatant, une ardeur pure magnifie les membres déjà éteints, épars, une illusion aussi factice ne peut que mesurer le grandiose de la réalité, à ce point mort, le roman continue peut-être avec ses mélanges de sommeil, de rêve, de déjeuners au coin d'une petite table, une nuit blanche transcrite mot pour mot sur un visage inqualifiable

je ne saurai pas plus demain faire la part de ma mort dans ma vie, la part de roman dans ce que je vis, moi le héros, qu'y à-t-il encore à di-

re, on peut parler très longtemps, victime ou maître, amoureux, aimé, frère de ou père de, déparié et mort, et pourquoi pas prince, je suis né, je suis ne et cela me fait plaisir parce que cela donne terriblement de possibilités à un être, imaginez que je n'aie jamais vu le jour et le roman devient indiblement terne, un chaos complet, il est le lieu incertain d'un futur improbable, de la rigolade, l'incertain me fait rire moi qui suis né, j'explique de ce fait le pourquoi de ma naissance qui est de ne pas passer inaperçu, on a beau dire, si je n'ai mes yeux et ma vie pour en témoigner, l'existence est absolument morne et même toutes choses se valent, c'est plat à mourir, mais je suis venu, bien humble, sans m'en douter, organiser le monde, j'occupe donc la place la plus importante dans ce qui est perceptible, je suis un peu le roi de cette création, je suis donc né et cela tombait bien pour moi car je suppose que ma place était comme taillée d'avance, que j'étais comme le morceau qui manque au décor, je suis donc né comme tout le monde, tout petit et tout humble, assuré que je n'étais pas de trop, à ma place quoi, c'est parfait, et c'est tordant non, on m'avait même attendu et on me recevait les bras ouverts, non seulement il était acquis que j'avais ma place dans la vie, mais ma famille me jugea définitivement beau comme un ange, ce qui, dans la vie que nous découvrons bossue à un moment donné, est un commencement assez remarquable, où l'on voit encore la sortie du divin

en plein milieu de siècle, comme si ç'avait quelque importance, des années, des siècles avant ou après, rien n'aurait été changé à ma naissance, petit bébé à la conscience molle, le monde extérieur qui se colle à la surface épidermique d'un moi naissant, une maison aux fenêtres très nombreuses enserre le nouveau-venu, une tempête fulgurante fracasse l'aube blanche dans un silence de campagne, le nouveau-né reçoit inconscient le cadeau d'u-

ne mère en lambeaux et d'un père attendri, de frères et soeurs très nombreux et sages pour la circonstance, on prie pour lui le petit frère naissant à quelques maisons de là, car on n'a pas voulu leur montrer l'arrivée sanguinolente du petit frère, priez pour moi, santa claus est passé dans la campagne ce matin dans son traîneau à clochettes, a laissé tomber un enfant de son sac à surprises, un enfant émerge de la froide blancheur d'une campagne, en plein milieu de siècle

il m'est impossible de faire le lien entre ce nouveau-né comme une tache de sang sur la neige, et ce moi grandi, le sang caché par une foule de peaux, par quelles fibres suis-je encore rattaché à ce minuscule enfant, quelle continuité établir entre cette inconscience ballotée par la faim et la satiété, ce moi adolescent qui déchiffre les autres et ce moi actuel qui retrace ses origines et anticipe sa mort pour bien délimiter la vie dont il a hérité dans ses veines, le lien physiologique est incompréhensible, quelques amours ont comblé la solitude originelle de cet embryon jusqu'à l' amoureux fou, la continuité s'inscrit en des métamorphoses insondables, cette nuit introduit à pas de loup l'imprévisible folie qui dort sous mes yeux

je ne prends plus de café, je vais courir dehors pour surprendre mon haleine devenir tempête, la foudre scintille dans ma poitrine, les lumières inondent mes yeux, mes yeux, des phares qui fouettent le noir, la nuit est longue et folle, la nuit se laisse posséder par moi, j'ai envie de pleurer, je ne veux pas mourir, il faut rester calme, reprendre tout le chemin depuis l'enfant qui naît, connaissances de toutes les transformations si cela était possible, rien ne peut être recommencé, tout s'achemine nécessairement vers une fin, du calme, musicalement, la fin, venir d'elle-même, c'est comme si j'allais au-devant, comme ça, tout est arrêté, il ne

faut pas paniquer, là, musicalement, je n'ai presque plus peur

L'OBSCENE DE L'AMOUR

commentaire critique

"Discréditée par l'opinion moderne, la sentimentalité de l'amour doit être assumée par le sujet amoureux comme une transgression forte, qui le laisse seul et exposé; par un renversement de valeurs, c'est donc cette sentimentalité qui fait aujourd'hui l'obscène de l'amour."¹

¹R. Barthes, Fragments d'un discours amoureux, p. 207.

0.1

FRAGMENT D'UN DISCOURS AMOUREUX: Curieusement ce titre pourrait bien être celui, générique, des textes de création. Je l'utilise comme sous-titre de cette dernière partie du commentaire critique en hommage à Roland Barthes pour son livre d'une rare envergure. Aussi pour lui emprunter la précieuse formule du fragmenté. Sans ambages.

0.2

La partie créatrice démontre un parti pris évident pour la brisure formelle. Mais plus encore que pour Barthes, un lien associatif entre les divers fragments est souhaité. Le dénominateur commun de ces textes est qu'il s'agit d'un discours singulier. On pourrait bien dire FRAGMENTS DE DISCOURS D'UN AMOUREUX. Et cet amoureux c'est moi.

0.3

Pour Barthes, la singularité de son texte provient de la transposition systématique à un je unique et ce malgré les références diverses à des amoureux exemplaires. Quant à moi, et bien que je le fasse avec vigueur et

sans rémission, j'éprouve un certain malaise à me proclamer amoureux, à établir un rapport de cause à effet entre mon vécu et mon discours amoureux. Néanmoins, et parce que livré, mon discours devient obligatoirement celui d'un autre.

La référence à moi/la référence à soi

1.1

Du moment qu'il s'écrit, le discours amoureux s'interprète comme une utilisation du vécu; il ne peut en être autrement. Et si justement je n'écrivais que pour me détacher, me désensibiliser, me désentimentaliser. Les mots alors habillent exclusivement le corps de l'amour. Cette histoire hâlante devient anonyme.

L'amoureux qui écrit se transporte provisoirement dans un autre temps, dans un temps ultérieur. Ou alors il n'écrit que lorsque tout est bien fini. Il est malgré lui la voix du souvenir. Ou bien l'écho, encore et nécessairement vibrant. Même formulé au présent le discours amoureux se lit au passe.

1.3

Doublage de ce discours référentiel, écho de l'écho, dans le cas du commentaire critique.

Distorsion déjà.

Quand je dis C'EST MOI il y a confusion/diffusion. Vous pouvez, lecteur, vous projeter en cet amoureux-écrivain, ou vous pouvez vous en dissocier, déceler l'individu, vouloir l'identifier (Lisant le Temps Voulu, je me retrouve en cet amoureux par définition en attente, et j'imagine l'individu Navarre et la trame de ses jours). On fait toujours les deux.

Quand je dis C'EST MOI, vous me désignez, vous me montrez du doigt : C'EST LUI dites-vous.

1.4

"C'est ma propre légende locale, ma petite histoire que je me déclame à moi-même, et cette déclamation d'un fait accompli (figé, embaumé, retiré de tout faire) est le discours amoureux."¹

¹R. Barthes, Fragments d'un discours amoureux, p. 110.

Spécialité et spécificité du désir

2.1

"L'autre dont je suis amoureux me désigne la spécialité de mon désir"¹. Mon autre ressort tragiquement de la masse, de la foule. Il m'informe de mon (mes) phantasme(s). Incompréhensiblement porté vers. Je dédaigne les autres possibles. J'éélis, sans même savoir pourquoi ou si peu, tel corps, telle nuque, tel regard: "mon talon d'Achille est porté par le corps étranger"². Mon phantasme s'écoule en un point précis, de plus en plus identifié chez l'autre, de plus en plus identifiable à l'autre.

Quand la chose se reproduit, il m'est loisible de superposer. Je peux reconnaître cette hantise spéciale. L'itération est la seule façon d'identifier et de spécifier.

2.2

Le phantasme marin se retrouve souvent dans mes textes, en appoint au phantasme du corps de désir. Sûrement dans tous les textes mais en particulier dans les fragments de scénario, de poésie et de roman.

¹R. Barthes, Fragments d'un discours amoureux, p. 26.

L'autre naît de la mer, en émerge ou en est propulsé, comme dans le scénario. Ou bien l'oiseau de feu soudainement réalisé dans le ciel liquide décrira poétiquement la sensualité féminisée du corps qui se donne à la tempête. Ou encore l'être désiré sera soustrait de l'intrigue du roman par une incompréhensible conspiration marine. Enfin, dans la description du tableau italien, les corps surgissent de la mer, "monstrueux de désir"¹.

2.3

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, c'est la rationalisation de mon désir, la connaissance de mes phantasmes spécifiques qui orienteront mes liaisons à venir, qui en provoqueront les heureux hasards. Car inconsciemment, ou peut-être même très consciemment, je me serai introduit dans une atmosphère propice à mes choix, j'aurai appelé le hasard, je l'aurai façonné :

1. comme Breton se mettant en état de disponibilité, errant dans les rues, à l'affût, guettant l'imprévu, le faisant surgir et s'y incorporant,
2. comme Barthes parlant de la drague et comme tous les êtres qui assouvissent leurs désirs au hasard des disponibilités dans le plaisir non-réglementé et illicite, comme tous ceux qui s'épanchent et se perdent dans l'infini des corps, ils sont les forçats du hasard et ils en réalisent (mécaniquement, scientifiquement!) le mariage avec le désir,
3. comme Bruckner et Fielkienkraut remplaçant bien des choses à leur juste place dans ce titre révélateur d'Àu Coin de la Rue l'Aventure, spécialement dans le chapitre l'Epopée du Minuscule.

¹Célébration du désir, p. 27.

4. comme monsieur-tout-le-monde, tellement vivant qu'il en est viveur.

2.4

Mais mon dieu! que je ne me spécialise jamais!

2.5

ELOGE DE LA RUPTURE

La décision de t'écrire une lettre. La seule. Je ne veux pas jalonner ma vie de ces effroyables petits bouts de papier qu'on prend toujours trop de temps à interpréter. Parce qu'ils donnent matière à. Depuis quelques jours je fabule sans cesse. J'ai de longues conversations avec toi. J'ai trop de choses à te dire. Et il vaut mieux que je ne te les dise pas. Je me voudrais insouciant, je veux dire que je voudrais ne pas t'avoir connu(e), non, je voudrais te connaître moins, ne pas tant te comprendre. Je sais maintenant que je me suis posé en victime, l'amoureux parfait quoi! je me suis dévoilé ta chose, j'ai avoué mon amour et tu ne sais plus quoi faire de moi, tout est gagné, tu n'as plus peur.

Et pour te harceler, pour tout inverser, je pars, le visage mat et la parole coupée, absolument vide, je vais retrouver n'importe qui, peut-être moi-même, je voulais me résoudre en un(e) autre, en toi, et tu sais bien que je n'y crois pas, je ne crois qu'en la farouche indépendance des corps, je te quitte, je fais volte-face, je te tourne le dos et c'est un deuil complet, je ne veux même pas garder l'espoir que tu te tournes vers moi et que tu partes à ma recherche, je me détache de toi, sans heurt, SANS ECLAT, pour ne pas quémander une réaction, je renonce à ton amour, j'en ai décidé ainsi. Point.

Comme il y a trois mois je me suis permis de t'aimer, je m'en suis donné le droit et j'ai même aidé les choses, je veux me suggestionner maintenant au contraire. Non pas la haine. Mais que tu redeviennes un(e) parmi d'autres. Ce n'est pas non plus l'indifférence. Tu m'importes. Mais que tu deviennes vite moins coupant(e). Que tu existes au passé. Que tu redeviennes un corps d'une nuit, je sais que ce n'est pas possible, il y en a trop, mais que tu deviennes moins suffocant(e). J'ai de bonnes recettes. En te quittant dimanche je suis allé souper chez X, nous étions devenus amis, tu vois que c'est drôlement prometteur pour nous, puis un film drôle et italien en plus, puis un corps dans un bar qui m'aimait plus que toi. Il était fin et chaud et jouissant. Je fermais la boucle. Je me rappelais tes paroles de la première nuit. Non, pas à ce moment-là. J'étais trop heureux. D'être heureux sans toi. J'y ai à peine pensé en le touchant la première fois. Puis ce fut l'autre, son corps plein de son ardeur toute neuve. Tu m'avais dit tu veux t'envoyer en l'air, je suis encore tombé sur un corps qui ne veut que s'envoyer en l'air. Tu m'as saisi. Tu m'avais saisi physiquement et aussi au-dedans. Je ne pouvais plus me soustraire.

Quand tu t'es endormi(e), je n'ai plus pensé qu'à ton mal, à ton amour qui se morfondait, qui se cherchait un être qui condenserait ton désir. C'était très réfléchi. En te quittant ce midi-là, je m'étais déjà donné. J'avais décidé de t'aimer. Parce que je me sentais beau. Parce que j'avais envie d'aimer. Tu m'avais posé un défi sans le savoir. Et pendant ces mois où nous nous sommes rencontrés avec une régularité si stricte, j'ai vécu avec un être peut-être plus fictif que réel.

En fait mon amour n'a que très peu de rapport avec toi. Qu'est-ce

que je souhaitais? Que tu te laisses aimer. Je ne voulais que vérifier, je crois, si on est mieux quand on est en amour. Et je le crois malgré tout. En fait, je suis seul avec mon amour. Et je pourrais difficilement définir ce que tu as ressenti pour moi. Je suppose que tu apprécies d'être aimé. Toi aussi.

2.6

Lettre de rupture ou mieux encore EXERCICE DE DESENTIMENTALISATION.

La lettre d'amour, microcosme du discours amoureux, démontre en condensé le projet d'absolution que se propose l'écrit amoureux. Navarre débute ainsi le

Temps Voulu:

"Quand ça arrive, en fait, on ne s'y attend pas. On n'attend plus. Un petit moment d'étourderie, et quelqu'un entre dans votre vie, bouscule, caresse, attaque, prend place. Avant même que tout commence, c'est déjà trop tard. On ne sait pas qui choisit, quand, comment, pourquoi. On ne le sait qu'après, quand tout est terminé, l'un rejetant sur l'autre toute la responsabilité, et inversement. Et si je te raconte l'histoire du jeune homme de l'été dernier, ce ne sera pas pour l'accabler. Ce que nous avons vécu ensemble, un temps, est accablant, vivant, exaltant, blessant, dérisoire. Je dois aller jusqu'au bout de cette histoire. Non pour m'en défaire mais pour la porter, comme un habit neuf, pour les jours à venir."¹

2.7

Le phantasme, comme le plaisir, recule ses limites au fur et à mesure que je dépasse les bornes.

¹Y. Navarre, Le Temps Voulu, p.7. Nous avons souligné ce passage qui formule adéquatement notre propos.

Le bonheur et le malheur confondus

3.1

Après coup, je peux circonscrire l'événement et qualifier l'état dans lequel je me trouvais. Et même là, ce qui fait pencher la balance d'un côté ou de l'autre m'apparaît infime, dérisoire. La jalousie du narrateur proustien prend toute son expansion à partir de détails insignifiants. Et toute l'aventure avec Albertine est recréée car ces petits détails sont devenus sursignifiants. Le point de vue seul a changé. Voilà le drame de l'ex-amoureux. Swann, qui ne souffre plus, le dit avec une froideur consommée: "Dire que j'ai gâché des années de ma vie, que j'ai voulu mourir, que j'ai eu mon plus grand amour, pour une femme qui ne me plaisait pas, qui n'était pas mon genre."¹

A vrai dire, je suis à la fois heureux et malheureux, c'est-à-dire que je ne suis ni heureux ni malheureux. Je suis une proie de l'amour. Je suis en proie. "Nous n'avons pas pris la mer. C'est la mer qui nous a pris."²

¹M. Proust, Un Amour de Swann, p. 249.

²Célébration du désir, p. 34.

3.2

"Je n'en sors ni vainqueur ni vaincu: je suis tragique."¹

3.3

Oscillation continuelle, dans les fragments, entre l'euphorie et la désillusion. Tentative, pour moi, de voir et d'écrire ce qu'il y a d'obscur dans le bonheur et de clair dans le malheur.

La distinction que nous ferons postérieurement entre les fragments d'énamoration et les fragments de désaffection est d'ores et déjà compromise. Cependant chacun d'eux a sa teinte dominante. Mais il reste que tous ces textes affirment la même certitude: que l'événement, le sujet et l'objet amoureux demeurent inqualifiables, ininterprétables.

3.4

Les contraires se rejoignent. Tout ce que mon discours peut dire, c'est: CECI A ETE. Il m'est impossible d'interpréter sans réduire. Je dois dire: on m'a donné à vivre cela. Je dois me débattre avec les significations. Je ne peux proposer que le "déchiffrement de mes petits mythes personnels"². Mais je suis stupéfait de la multiplicité des façons de voir que je peux adopter. Rien de plus facile que de confondre un amoureux.

3.5

Tel événement reste inqualifiable parce que je ne peux m'astreindre

¹R. Barthes, Fragments d'un discours amoureux, p. 30.

²Célébration du désir, p. 86.

à le réduire à une seule signification. Si l'autre me repousse, même nonchalamment, en n'y mettant aucune agressivité, tout un éventail d'interprétations se déploie devant ma stupéfaction. Je suffoque. Je vais au pire: il veut me signifier que je l'énervé. Et au mieux: il a voulu répondre à une bienséance souhaitable en ces circonstances. Et entre ces deux extrêmes, toutes les explications possibles. J'entrevois même qu'il s'y glisse une intention que je ne connais pas et que je ne peux même pas soupçonner. L'interprétation me résiste par sa multiplicité. Un moment je suis dans l'insécurité, puis ma sagesse amoureuse m'incite à mettre de côté. Laisser dormir. Un autre événement, un sourire, une discussion, un geste, une rupture, enfin n'importe quoi, viendra jeter un éclairage révélateur sur ce fait insignifiant que j'ai surinterprété.. Il reprendra sa vraie place.

Et pourtant! j'aurai souffert, j'aurai pleuré. Parce que l'état d'amour est toujours une APTITUDE PARTICULIERE A LA VULNERABILITE.

Mon projet d'écriture: rendre sensible, évident, le tourment amoureux, l'ambiguïté fondamentale: LE DESIR EN PURE PERTE, suprême paradoxe.

D'un extrême à l'autre

4.1

L'amoureux qui se résout à se transcrire se met soudain à interpréter. Et son récit oscillera constamment d'un extrême à l'autre, du bonheur au malheur. Théoriquement il peut bien savoir que chaque situation renferme sa dose des deux, son récit, lui, dérapera, choisira de s'interpréter comme blanc ou comme noir. Mais peut-être les moments privilégiés de la relation amoureuse, les trous de lumière de l'écrit amoureux ne sont-ils présents que pour bien mettre en valeur la nuit qui a recouvert toute chose, l'absence qui s'est substituée à la présence et qui permet la réflexion et l'écrit. Peut-être est-ce le but premier de tout art d'accuser les contrastes, faire rivaliser le clair et l'absence, le formé et le vide, de mettre en évidence l'ambiguïté et dire l'insatisfaction fondamentale, le manque de présence.

Le discours amoureux a ses moments de bonheur, de luminosité, étoiles filantes qui viennent dévoiler le vide qui a supplanté la parfaite rondeur, la plénitude de l'extase amoureuse. Après la fin de tout, ces percées de feu : d'autant plus significantes qu'elles sont comme les phosphènes

de l'expérience nocturne qu'est la fin d'un amour. Ce qui reste d'heureux d'un amour. Nommons-le récit d'énamoration.

4.2

Le récit d'énamoration trouve son élan dans les réminiscences de la rencontre. Rien n'est plus assuré de bonheur que ce moment béni où je me sens tombé en amour/en-amouré. Le moment de l'apparition : "S'il n'y a pas cette indéfinissable rencontre qui fait chavirer le cours des choses et emporte dans son flot les mystérieux naufragés, je n'ai plus rien à dire..."¹.

Plusieurs fragments de création sont directement greffés sur ces effets de SURGISSEMENT qui créent le phantasme et le nourrissent. De la stupéfaction à une subordination incontrôlable à cette image qui a investi l'être et s'y établit à demeure. Tout ensuite n'est que reprises, altérations, supPLICATIONS. Le coup d'envoi; ensuite tout n'est que ralentissement. Car le phantasme est entier, complet, au moment où il s'énonce et où je suis pris au piège.

Ce tableau de l'énamoration est immuable. Je le préserve de toute souillure. J'y incorpore l'insaisissable, l'incompréhensible même si le fait est banal en lui-même. J'admets que je suis sous le joug, subjugué.

¹Célébration du désir, p. 32.

Le récit d'énamoration

5.1

Le scénario

Naissance de la Vénus Anadyomène : Marie (Catherine) vue par Alexandre surgissant des flots : "Et voici qu'elle n'en finit plus de se lever, de se mettre debout et de marcher vers nous. Et nous découvrons son corps."¹

Cette séquence marine de la lente apparition de Catherine ainsi que son achèvement dans la séquence suivante, l'étreinte, est imposée à un metteur en scène aussi voyeur que l'oeil de la caméra. Caméra délibérément subjective, traumatisante, phantasmante. "Un sourire qui peut tout. Un sourire comme seule Catherine en peut jeter à un inconnu. Qui tient de l'apparition et du racolage." ²

5.2

La nouvelle

Après une double exorcisation, celle de son passé qui accumule les

¹Célébration du désir, p. 40.

²idem, p. 39.

conquêtes amoureuses, "Mais ton rire, en arrière, les fusille tous" ¹, et celle de ses instincts de mort, "Toi, que fais-tu dans ce tableau égarée et seule, si tu n'es la femme qui ne trouves ni le repos ni la mort dans ton ventre. Une mendiante de la mort..." ², Marie/Catherine émerge enfin d'une mer invisible, lente et douce : "Je vois surgir du profond de tes bras ta douceur interdite et je pleure comme un homme qui retrouve sur son visage les doigts de sa mère. Magicienne! l'étoile de ta main sur mes yeux!" ³. Tout est possible dorénavant. "Comme une naissance, dans la clameur et dans le sang, notre amour se lève entre nos corps fatigués." ⁴

En insertion dans ce fragment, la description des "Fureurs de l'Amour" : cette vision apocalyptique du désir sourd encore une fois de la masse liquide et se résout encore là dans l'étreinte exacerbée, paroxystique, de couples exaltés.

5.3

Le roman

L'apparition, romantique et romanesque, de la "pointe supérieure" du triangle amoureux. Romantique : dans une nature omniprésente et symbolique (entre un rocher et la mer), l'éloge de celui qui fuit, la poursuite de l'étranger. Romanesque : par la référence au roman par excellence, Don Quichotte; mais alors que ce dernier détruit ses livres pour s'exécuter in vivo, inversement, les protagonistes se créent un personnage et entrent, en le rencontrant, "de plain-pied dans un étrange roman".⁵

¹Célébration du désir, p.25.

²idem, p. 28. ³idem, p. 29. ⁴idem, p.29. ⁵idem, p. 73.

Cet individu, phantasmé à loisir, oscille entre un promeneur solitaire réel, voyageur un peu trop beau, et un personnage fictif où convergent les besoins affectifs du couple qui le poursuit (amant, frère ou ami, de toute façon un double). Un perpétuel mouvement apparition/disparition rend ce troisième personnage démesuré. La rencontre est inévitable et se déroule selon un rituel qui laisse peu de place au hasard. Car le désir a déjà pris la plus grosse part. Salo, sinon plus, du moins autant divin qu'humain, force l'adoration :

"L'avons-nous si mal regardé que sa lumineuse chair ne nous ait pas encore rendus aveugles, instaurant les ténèbres sur tout ce qui n'est pas lui? Une enveloppe charnelle d'une mysticité incompréhensible et intolérable. Nous ouvrons démesurément les yeux sur cet homme qui nie en même temps qu'il la proclame sa chair, sur cet homme qui opprime et libère l'humanité, comme un dieu malgré lui." ¹

Les références sont d'emblée méditerranéennes :

1. espagnole par la référence à Don Quichotte et à un certain esprit chevaleresque.
2. hellénique et plus particulièrement homérique, par le ton et par le style : "Une déesse l'a enveloppé d'une nuée et l'a soustrait du paysage..." ², "Ses pas ont oublié la journée du retour" ³.
3. ou encore simplement biblique : "...menace le Goliath de ton enfance." ⁴, "...sous les oliviers et un soleil expiatoire..." ⁵.

¹ Célébration du désir, p.76.

² Idem, p. 65 ³ idem, p. 68 ⁴ idem, p. 70 ⁵ idem, p.76

4. et bien sûr italienne : "L'Eros de bronze, le reclus du jardin de Firenze" ¹, "Salo, siège de la beauté et de la douleur" comme un corps d'une mysticité insupportable, "pasolinien , avais-tu dit", prénom éponyme d'une Sodome toute contemporaine.

5.4

La poésie

Le fragment-poésie est tout orienté vers ce suprême ABANDON MARIN. Mais alors que les textes susmentionnés s'attachaient à décrire l'apparition de l'autre, féminin et intransigeant dans le scénario et la nouvelle, masculin et spéculaire dans le roman, les textes poétiques rendent plus particulièrement compte, et cela consécutivement au roman, du travail d'unification et donc du surgissement d'un nouvel être, homme-dieu, "le caillou dégrossi"².

L'image centrale de cette re-crédation de soi, c'est le prisonnier de Michel-Ange, surgissant de son néant de pierre, pétri de glaise, dur, grossier, désespérément homme. Le sculpteur de cette statue qui appelle la vie et la fulgurance, c'est l'élément liquide, qu'il soit larme ou mer. Réconciliation de l'homme et du double divin, que le fragment-roman avait d'une façon caricaturale divisé en Alexandre et Salo, l'animal et le dieu qui veulent réconcilier le CORPS AMOUREUX :

¹Célébration du désir, p. 77.

²Idem, p. 58.

"en plein vol dans le ciel liquide l'oiseau de feu réalisé
comme un rayon de lumière précis et unique
sur les arêtes du miroir le poisson d'or
gravit chaque vague une à une se dévoile infiniment
déployé sans mouvement que l'élan et l'abandon
l'épave fulgurante tel un homme que la mer a pris"¹.

¹Célébration du désir, p. 59.

Entre l'aveu et le discours biaisé

6.1

Autant le récit d'énamoration est assimilable à un aveu qui s'exaspère dans la redondance et la redite, autant il se protège en encourageant et en faisant perdurer le phantasme initial, autant le récit de désaffection, lui, tentera de trouver ce qui peut lui nuire, le désagréger et même l'annuler : la réserve, l'indifférence, le sentiment d'échec dans la durée sinon dans l'intensité. Tentant de combattre le masochisme inhérent à la situation amoureuse, ce discours s'affirme dans un parti-pris de la raison, il s'oblige à prendre des distances, il se convainc d'un sentimentalisme à fustiger¹. Sans aller jusqu'à nier le malaise qui caractérise l'état émotionnel permanent de l'amoureux, il réussit ces petits moments de détente, où le mal se fait moins intense, où peut même se dévoiler une certaine euphorie de la non-douleur (s'étant absentée, j'en profite pour la nier). Pour un temps c'est le règne de la boutade, de l'ironie, voire de la dérision.

¹A la rigueur il aurait recours aux écrits de Denis de Rougemont qui présentent le sentiment amoureux comme un fait culturel originant du Moyen-Âge.

Peut-être qu'il y a, même parallèlement à l'élan du récit d'énamoration, un désabusement nécessaire, une décélération qui a pour objet de prédire (prévenir sans guérir) l'inévitable fracas sur la dure cible ou l'écrasement par épuisement si le désir n'a pu se confronter avec sa réalité.

Le récit de désaffection tente de dissuader l'amoureux de sa quête. lui prouve sa folie, désamorce la douleur présente et celle, plus suffocante, de la rupture. Il se condenserait en cette phrase : "Ne soyez plus angoissé, vous l'avez déjà perdu(e)" ¹.

6.2

Etant lui aussi un discours de réminiscences, de souvenirs qui, malgré la temporalité du texte, se lit au passé, le récit de désaffection démontre bien l'alternative du sujet amoureux et l'importance du point de vue pouvant être choisi RAISONNABLEMENT par ce dernier (Je veux/peux décider en tout temps de cesser de t'aimer). Il montre bien un pouvoir, une éventualité autre, un possible différent. Il ne participe pas, ou peu, de la désillusion et de la détresse mais bien de la sagacité et d'un dilettantisme obligé vis-à-vis de l'objet aimé.

6.3

Même s'il se veut neutre, voire indifférent, ce type de discours laisse entrevoir ce qu'il se propose de cacher : l'espoir sous la dérision, le sentiment sous l'indifférence. Il procède par l'absurde. La véritable guérison serait le silence, l'oubli. Mais il n'en finit pas de justifier l'impondérable. Il n'en finit plus de se défendre d'être un discours amou-

¹R. Barthes, Fragments d'un discours amoureux, p. 38.

reux. Ne pouvant se distraire de sa parole, c'est l'amoureux qui est nié. Mais ce faisant il semble dire à l'autre : rends-toi compte.

Au je t'aime franc et frondeur de l'énamoration, il oppose un sache que je t'aime indirect, persuasif (et le sachant très bien) dans la mesure où cette répudiation symbolique se proclame irrémédiable. Discours obligeant mais sans pardon. Il n'absout que sa parole, non pas l'être aimé.

6.4

Plus encore que sache que je t'aime il faudrait entendre sache que j'aime. Que je suis sujet à l'amour, sujet de l'amour. Et bien-que je ne sois plus affecté (affligé ou mis au service) à ton amour je continue à être aim-able. N'étant plus soumis à un être précis où convergent toutes mes aspirations et mes désirs, mon discours, qui nie en quelque sorte son objet, révèle l'exemplarité de ma sujétion. Sujet de l'amour, du corps, de l'embrasement. En d'autres termes "je sacrifie l'image à l'imaginaire".

6.5

"Mon corps est un enfant entêté, mon langage est un adulte très civilisé." ²

²R. Barthes, Fragments d'un discours amoureux, p. 54.

Le récit de désaffection

7.1

La fable

Apparemment interrogatif, surtout projectif, ce fragment se définit au sens d'une ouverture musicale (avant le lever du rideau, pour servir d'introduction à une oeuvre lyrique). Postulant l'abandon à cette "indéfinissable rencontre qui fait chavirer le cours des choses" ¹ et qui les déterminera amoureux, l'abandon aussi à ce hasard généreux et au désir reconnu, ces êtres désignés, inqualifiables car avant tout virtuels, se persuadent de la douleur qui leur échoit en même temps que de ce "vide nouveau" qu'aura été leur histoire d'amour.

"Nous nous sourirons en faisant la grimace, en criant des yeux, en tremblant comme des bêtes qui ont froid"².

"Il se peut que tout arrive et que tout redevienne comme avant. Avant le tourbillon, avant la lame. Des noyés silencieux, en pâture, à la dérive. Sans secours, étrangement amnésiques." ³

¹Célébration du désir, p. 32.

²Idem, p. 34.

³Idem, p. 34.

Avant tout, discours qui se persuade lui-même.

7.2

Le théâtre

Ici encore, la parole, transcrite, retrouve complètement son pouvoir de mystification. Il aurait été difficile, sinon théoriquement, de rendre compte de l'action des mots sur la réalité. Par le truchement de l'intertextualité cette catalyse est presque observable. Cet extrait théâtral fait la démonstration d'une intuition à peine formée au moment de la rédaction du texte : que le fragment intertextuel, multiplicateur de sens par juxtaposition, l'est avant tout par réflexion. Et c'est cette idée de réflexion qui préside à la conception de ce texte comme on peut prétendre qu'elle est partie prenante du théâtre.

Deux comédiens, un homme enfermé dans un rêve et une femme qui cogne aux parois. Un homme sans voix et amoureux, une femme haineuse et loquace. Le fulminant soliloque est constamment interrompu par cette voix toute fabriquée, réelle mais n'appartenant à personne, donc fictive, voix transmise par un médium, pétrifiée dans ses guillemets, parfaitement littéraire. Voix indélébile. Voix troisième (mais aussi seconde puisque l'homme est emmuré dans son aphasie) qui entre en dialogue avec la voix brute, bien scénique, de la comédienne. Voix en contre-jour qui montre l'envers de cette femme vengeresse ou bien qui donne enfin la parole à l'absente qui se coule dans les bras de l'homme infidèle. L'une et l'autre. Ou bien la voix d'Hérodiade donne vie à cette femme imaginée, simplement absente, qui a conquis l'homme mais restera vierge à jamais par sa fiction : pure idée, stéréotype de l'inaccessible et de la blancheur; ou bien elle est tout simplement la pensée non proférée (voix off) de cette femme qui a trop à dire, voix en creux,

Yseult la Blanche qui se terre sous la violence de la Noire. Jumelles par leur violence et leur intransigeance, leurs paroles s'opposent par le ton, l'une hautaine et l'autre grossière, mais leurs discours se complètent et se nient. La seule et véritable interférence (car cette phrase est prononcée par la comédienne) qui rend compte de la contradiction fondamentale de l'être : Et je déteste moi le bel azur. Un autre amoureux avait dit : J'ai puni sur une fleur l'insolence de la nature.

Troisième voix qui s'apparente donc à un troisième personnage, celui de l'absente, image renversée de cette mégère qui exerce maintenant sa fureur sur un homme imaginé qu'elle roue de coups. Chacun aux prises avec l'absent que l'autre deviendra ¹. Tout ce jeu, toute cette fiction, tout ce théâtre, pour exorciser l'absence implacable. (Tôt ou tard, je sais que tu deviendras, toi qui me serres si fort, trop fort, absent(e). Tôt ou tard. Un autre amoureux avait encore dit : On couche toujours avec des morts. Car ils se sont joués un jeu pour prévoir l'inéluctable. La fiction se dénoue, ils se rejoignent. Ils se retrouvent dans le même cercle.

"Elle se place lentement. Elle annule l'absente. Debout, l'homme à ses pieds.

-Tu es agrippé à moi. Comme c'est drôle. Et c'est comme si c'était moi qui te retenais dans mes jambes." ²

¹ Cette appréhension de la perte de l'autre ne sera pas vécue de la même façon par l'homme et par la femme. Dans cette cellule gémellaire qu'est le couple, l'un préservera l'unité, l'autre aura une tentation centrifuge. Pour être conforme à la psychologie traditionnelle (sexiste) la femme favorisera les valeurs endogamiques. C'est elle qui accomplira l'unité, qui aura dirigé l'action et reformé le couple. Ici Hérodiade se met à vivre. Ici Hérodiade est complètement inversée.

² Célébration du désir, p. 50.

Naissance à l'envers. Un homme entre les jambes et c'est la grosse réalité grossière et plus caricaturale que le théâtre. Hérodiade ne peut plus mentir, tromper l'idée qu'elle a d'elle-même. Hérodiade n'attend plus une "chose inconnue". Sa fabulation a pris une tournure bien précise : elle a pris le chemin de la réalité.

7.3

Le journal

Le journal intime se veut réflexif lui aussi. Seul avec lui-même, le narrateur, délaissant constamment le je, se confronte, se regarde dans un il distancié, qui ne dupe personne mais garde quand même l'objet à une distance respectueuse. Le sujet est un homme qui veut vaincre une (la) nuit, s'astreignant à "déchiffrer ses petits mythes personnels" et à "toucher le fond de sa vérité", entreprise en soi téméraire et illusoire si elle n'était portée, supportée par l'écrit. L'écrivain prend prétexte de sa main qui musicalement, sans hâte, trace les hiéroglyphes. Il est assuré, il a des gestes de danseur. Puis je s'arrête, fume posément une cigarette, reprend le tracé de cet itinéraire qui le conduit au bout de la (sa)nuit.

"Il avait dépassé l'âge où l'on sait qu'on pourrait déjà être un mort, dans une nuit irréparable." ¹

On pourrait reprendre la phrase déjà citée, mais cette fois-ci à propos de la vie: "Ne soyez plus angoissé, vous l'avez déjà perdue".²

¹Célébration du désir, p. 80.

²R. Barthes, Fragments d'un discours amoureux, p. 38.

Alors je-il plonge dans son identité, dans son passé et tente de se définir depuis sa naissance, "il était né dans le luxe d'une paix intégrale, édénique", "en plein milieu de siècle", quelle importance. Je-il regarde sa main qui écrit et surtout, à son extrémité, ce corps grandi et amoureux qui se soustrait néanmoins au corps de Marie et de Salo en une désaffection non-agressive qui n'a pour effet que de répondre à une nécessité de plus en plus évidente. Inscrite sur le papier, cette pérégrination au centre de soi donne sens à cette envie de transgresser la quotidienneté et de pratiquer l'esseulement afin d'appriivoiser l'immobilisation finale de ce "corps tant honoré", d'en objectiver la mort et la disparition.

Cette distanciation du sujet-main et de l'objet-corps et en même temps leur parenté évidente témoignent du processus métonymique qui préside à la faconde du texte comme à son interprétation. Le lien de contiguïté entre un moi naissant "comme une tache de sang sur la neige" ¹ et ce moi actuel "le sang caché sous une foule de peaux" ¹ qui retrace méticuleusement ses origines et anticipe sa mort pour "bien délimiter la vie dont il a hérité dans ses veines" ¹ ne peut être autre que l'écrit.

"Le lien physiologique est incompréhensible, quelles amours ont comblé la solitude originelle de cet embryon jusqu'à l'amoureux fou, la continuité s'inscrit en des métamorphoses insondables." ²

Insondable si ce n'est la métamorphose essentielle que l'écriture fait subir à la réalité qu'elle englobe dorénavant et dont elle nie aussitôt l'existence en affirmant la sienne propre. "Premier lecteur de moi-mê-

¹Célébration du désir, p. 92.

²Idem, p. 92.

me" ou, parodiant, "premier créateur de moi-même", je définis par l'écrit ma singularité même si je me crois inénarrable, j'organise un cours des choses, j'invente une fiction qui se révèle être la mienne, reflet d'une réalité qui m'est propre. Par l'écrit j'exprime surtout et avant tout ma volonté de donner au réel le sens d'une fiction qui établit la géographie de mon expérience et s'en approprie le reflet maintenant inscrit sur la page blanche comme "sur un visage inqualifiable"¹. Mythographie personnelle qui s'acharne à relocaliser le créateur dans son produit, lui recréant une réalité plus vraie que nature, close sur elle-même, littérisée, retirée en ses propres fins comme en ses propres moyens, figurant aussi bien formellement qu'en son contenu explicite la désaffection et la "désaffectation" au réel tout entier encore plus qu'à des objets aimés.

¹Célébration du désir, p. 90.

Le je et son double

8.0

Dans le fragment-journal la dissociation est flagrante. Le passage du je au il s'effectue sans heurt, démontrant la nature fondamentalement réflexive du je non-métaphorique (parce qu'il s'avoue ou se dévoile comme biographique). Dédoublement à l'emporte-pièce, évident comme l'image du miroir. On retrouve dans tous les fragments de création (sauf la fable) cette propension au dédoublement mais cette fois le double se donne sous des avatars différents. Tous ces "autres" forment un discours amoureux pluriel bien que le sujet s'affirme singulier et unique. Métonymiquement lié au je qui le suscite en établissant une parenté émotive entre ses multiples manifestations, le double vérifie sa présence échoïque et réflexive, particulièrement dans les trois derniers fragments.

8.1

Dans le fragment-roman, Salo, l'étranger indispensable, est circonscrit dans une dynamique symbolique qu'on pourrait qualifier premièrement de familiale. Tout d'abord fraternelle, "laisse-moi te dire à l'oreille ce que les frères se disent", et paternelle, "tu me seras un fils, homme qui fuis"

et même quasi-féodale, "je reviendrai avec mes bras autour de ton cou, comme on traîne un esclave et je te montrerai à tous." Se greffe ensuite la notion d'ami ou d'amant, avec sa connotation pudiquement chevaleresque :

"Ils avaient ralenti leur marche, avaient croisé le fer de leurs yeux, sans ruse, comme des jeunes hommes qui se préparent au combat. Ils avaient admiré chacun l'ardeur qui saillait des corps à demi nus avec la même impudeur et la même fierté que seul devant un miroir... Chacun dans ses mots à lui s'était dit qu'il lui était égal de vaincre ou de mordre la poussière...Chacun se souvenait avoir vu devant la mer un jeune homme très beau et s'être mesuré, par instinct, à sa beauté." ¹

Figure idéale de l'inversion. Et cet autre qui s'impose au narrateur comme malgré lui, "le compagnon indispensable pour échanger son sang"², participe en définitive de la divinité. "L'artificieux fils des dieux"³, "l'effigie de la beauté"⁴ se révèle un mutilé originel. C'est l'homme coupé de son animalité, pourfendu dans son unicité. C'est, suprême tourment, "l'art qui ne rejoint pas la vie"⁵.

Pas d'autre issue donc que la poursuite.

8.2

Ou que l'éclosion.

L'homme-statue du fragment-poésie écaille sa vie de marbre en "as-

¹Célébration du désir, p. 72.

²Idem, p. 65 ³Idem, p. 77 ⁴Idem, p. 77 ⁵Idem, p. 77.

8.4

Panégyrique

Un matin l'ange se déplie
un jour l'ascension devient inévitable
le corps peut tomber
l'écho ne répond rien au cri qui foudroie les yeux de chair
car le bleu

une petite chose là traverse et passe
un cerf-volant de chair un oiseau de papier
tu lestes ton corps et l'apocalypse arrive

ton corps bariolé de jeunesse
s'émiette sur le lisse rocher de l'eau
inévitabile antinoüs noyé d'ivresse et d'air

un jour tu as coulé dans le temps uni et blanc
et tout s'est ouvert sous nos pieds

tu m'emportais je mourais
quand j'étais vivant et que tu étais mort
je te disais de t'offrir à la mort sans regret
je te disais de te dissoudre
d'être et seulement

sans corps sans voix

et toi

toi l'absent le conquérant du silence

tu me montrais la soif la couleur du désir

le corps fantasmé de l'amour

d'être et seulement
offert dissolu végétalement contrevenant
tu m'apprenais et tu m'amènes
à couler sûrement au plus profond
le corps moulu l'esprit sans repli
sans mot
vertigineusement volatile déployé dans le vide compact

l'apparente la terrifiante la distance s'abolit
entre le froid et le chaud la brûlure uniquement
mon frère sans équivoque

souvent ma mémoire nous sculpte à nouveau ressemblants
et le coeur se rompt
quand ta jeunesse absolue s'immobilise
se terre sous le masque mortuaire
quand ta main glacée trace l'indélébile
quand ton oeil s'alourdit de l'inconnu
quand tout ton corps soudain met la vie en péril
quand tu es méconnaissable mon frère
toi le cruel toi le corps métamorphosé
dissocié de ta chair antérieure de ton geste

tu es donné à l'univers
et ta pesanteur charnelle
inscrit à présent sur la terre ta vivacité
en nous tous fleurs et fruits de sang

je te revois à peine

mais je te sais de plus en plus
dans la pâle folie d'un matin mou
dans l'expiration modulée de l'étreinte
je te reconnais
dans la longue chute qui transporte l'âme.

Visuel/Scriptural

Il ressort clairement que les pôles de l'énamoration et de la désaffection privilégient chacun un champ d'activité particulier. L'énamoration serait de l'ordre du visuel. Qu'on parle de surgissement, d'apparition, c'est la représentation du phantasme dans l'image qui prime, c'est la vision reproduite dans sa globalité, et c'est en cela qu'elle peut être sidérante. Image motrice que le texte s'efforce de ne pas effiloche et dont il veut garder intacte la circularité.

Qu'on pense au médium cinématographique que tente de transposer le fragment-scénario. Par la succession, et à un moment donné la répétition, de plans-images qui se lient les uns aux autres par contiguïté visuelle ou sonore, cette lettre-scénario veut donner une vision ramassée, qui se suffit à elle-même, de la beauté de Marie et conséquemment de son pouvoir sur Alexandre.

Qu'on pense aussi à la description picturale du tableau-numen du fragment-nouvelle qui concentre sur une surface peinte délimitée une apo-

théose de sentiments exaltants et qui s'élargit jusqu'à englober les deux protagonistes.

Le fragment-roman s'ouvre sur un phantasme visuel de la découverte de l'inconnu (la fourmi); le phantasme de l'étranger, entrevu et poursuivi avec obstination, se précisera jusqu'à créer un personnage démesuré, un être de beauté dont la poursuite ressemblera à un étrange ballet; la subite incarnation devant leurs yeux donnera le sentiment que l'homme à la chair divine s'est pétrifié en une sculpture intransigeante. Salo est devenu peintre pour donner vie à ce qui ne peut respirer en lui. Lui-même image qui ne parvient pas à rejoindre sa réalité : "Salo doutait que le créateur se soit jamais fait homme".¹

Dans le fragment-poésie, les verbes actifs qui supportent les diverses naissances et confèrent au texte un déroulement presque prosaïque produisent une impression constante de soudaineté et d'instantanéité; l'image progresse par à-coup comme un album d'animation, tel le mouvement qu'insuffle lui-même l'enfant en visionnant en accéléré des croquis inertes : un cinéma heureux où, sur le hasard des possibles, l'oeil désirant choisit et fixe en une impression indélébile, sa "projection libérante", son phantasme initial.

La désaffection, elle, serait avant tout scripturale. Désamorçant le phantasme tel que transmis par l'imaginaire et nommément transposé dans l'image comme dans l'énamoration, la désaffection établit sa distance au

¹Célébration du désir, p. 77.

phantasme, surtout en s'établissant comme médium, comme support d'une autre réalité, comme réflexivité. Plus encore qu'un discours en train de s'accomplir comme c'est le cas pour le journal, il peut côtoyer un discours déjà établi, se mirer dans ces intertextes comme on peut le vérifier dans le fragment-théâtre et ainsi affirmer sa littérarité volontairement privilégiée.

L'amoureux écrivant

10.1

La parole amoureuse (limpides lieux communs, répétitions et à la limite pur gazouillis : les sons de l'étreinte) admet en se prononçant sa profonde vacuité. Elle se répand en pure perte¹. Elle remplit l'instant et ne peut prétendre à l'éternité. Etonnamment instantanée, éperdument vulnérable et surtout soumise à des intérêts immédiats, la parole amoureuse (et en cela concentrant curieusement les caractéristiques de la parole) se voue à l'oubli et aspire au silence.

10.2

Au contraire l'écrit amoureux rompt le silence et définit, en la rendant en quelque sorte définitive, la notion d'implicite. Il apparaîtra chargé de sens et d'autant plus sursignifiant qu'il s'avère plein de trous. Les mots tracés sur la page apparaissent comme les rochers qui affleurent à la surface. Je dois "lire entre les lignes", je dois recomposer la configuration exacte du discours. Car son auteur n'aura voulu dire que l'essentiel, ce qui lui semble à lui l'essentiel, et son discours prendra un air d'absolu et d'irréversible. Comme pour les dessins à numéros, je trace la

¹G. Bataille, La part maudite, chapitre "La notion de dépense", éd. de Minuit, Points, 1967, p. 21-47.

ligne continue qui fera apparaître le fond des choses.

Voilà ce qu'il voulait me faire comprendre, dis-je.

10.3

L'écrit amoureux n'existe pas sans destinataire. Sa principale fonction est de garder le contact, entretenir un rapport de confiance avec un destinataire précis ou, bien à regret, virtuel. Conséquemment l'écrit amoureux participe de la confidence. L'amoureux qui s'écrit livre à un confident éventuel son imaginaire de plus en plus débarrassé de l'image, de plus en plus libéré d'un objet aimé précis. Il parle d'amour et devient, ce faisant, un sujet exemplaire. La connivence avec le lecteur peut alors passer du simple décodage à une complicité empathique. L'amoureux écrivain devient AIM/ABLE. Parce qu'il se montre vulnérable, je me retrouve ému de tant de sincérité.

Sincérité et stratégie

11.1

Que retenir de cette contradiction sinon que, comme pour évoquer l'amour, l'écrivain avait dû faire osciller son sentiment entre les pôles de l'énamoration et de la désaffection, les visées même de l'écrit hésiteront entre la confiance et le calcul. On ne pourrait cependant associer la notion de sincérité au récit d'énamoration, pas plus que celle de l'intérêt au récit de désaffection. La sincérité et la stratégie agissent parallèlement, étant l'avvers et le revers d'une même réalité : la saturation de sens.

Sans être directement AFFECTÉ, ou maniéré, le discours amoureux dénote une certaine affectation en ce sens qu'il prend nécessairement des détours, qu'il espère et qu'il crée la nécessité d'un retour. Parce que justement il s'adresse à un destinataire, que celui-ci soit lecteur objectif et distancié ou qu'il soit "l'objet aimé en question" à qui le discours s'adresse explicitement. De la même manière que la lettre d'amour, empreinte d'abandon et de ressentiment, de gratuité et de calcul, il est sous-tendu par le désir qui affirme, en s'avouant, autant sa paranoïa que sa suffisance, parce que l'inter/dit s'y installe de droit, parce qu'il a conscience

en même temps qu'il la nie, de sa nature présomptueuse.

11.2

L'objet aimé, qu'il se confonde ou non avec le destinataire, perd, à cause de l'importance qui lui est attribuée, sa qualité objective et redevient sujet à son tour, inversant les rôles, redéfinissant le sujet écrivant comme objet aimable, digne d'être aimé. Juste retour des choses. Le lecteur devient un sujet virtuel duquel je peux possiblement être aimé. Le "j'écris pour me faire aimer" témoigne de la situation d'intérêt qui prévaut en même temps que l'intention de confidence.

Cependant cet objet se dépersonnalisera jusqu'à la figure. L'écrivain amoureux restera malgré tout un sujet exemplaire, en état extrême de sujétion et enflera l' (les) objet(s) aimé(s) afin de l'épurer ou les superposer jusqu'à la figure essentielle ¹ du désir. L'objet aimé n'est plus alors que la figure de lui-même. A la rigueur, il ne peut plus être individualisé ou alors il s'affirme tout simplement comme avatar et comme tel. Il est dorénavant la figure que le désir a instituée, prisonnier du phantasme qui l'a fait surgir, bon gre mal gré aimable. L'objet aimé se sent statue, il veut quitter cet implacable monument, la figure dans laquelle ma fascination l'a reclus. Comme le personnage de Salo du fragment-roman, il n'en peut plus d'être une représentation qui de plus est fondamentalement artificieuse.

L'amoureux s'exaspère à briser l'image car "elle est ce dont je

¹Fellini accouple son Casanova à une poupée de faïence, figure exemplaire de sa quête. La statue qui concentre les avatars de la nature féminine en une forme fixe et immuable le libère de ses phantasmes de chair mais l'assujettit encore plus sûrement à son essence. La figure s'incarne : elle devient objet.

suis exclu".¹ L'écrivain amoureux, lui, la privilégie jusqu'à la figure, l'essentialise : il l'annule tout autant.

¹R. Barthes, Fragments d'un discours amoureux, p. 157.

Etre amoureux / aimer

12.1

Il n'y a rien de plus ordinaire que d'être amoureux. Je trouve toujours une excuse pour la défense du corps. Le corps se justifie de lui-même, par sa libido principalement narcissique. Voilà donc la mesure d'être amoureux : être en état d'amour. L'objet aimé est comparable à un écran où je projette mon phantasme; il réfléchit le sujet, pour ainsi dire le double en le masquant très peu, il élève l'affinité jusqu'à la ressemblance.

Dans l'optique d'une "libido objectale", le sujet est nécessairement féminisé et perçu comme tel, car il affiche sa sujétion, sa soumission à un objet qui se situe toujours plus loin et dont la silhouette cependant s'amplifie constamment jusqu'à la démesure et jusqu'à l'incompatibilité. La portion de réflexivité, la part du sujet en l'objet, est occultée par cette excroissance que nourrit l'amoureux. L'objet aimé est alors un Autre en lequel je ne me reconnais plus et à qui je suis d'autant plus assujetti qu'il ne me reconnaît plus lui-même.

L'écrivain, par sa phantasmatique sciemment élaborée et volontairement entretenue, se révèle un amoureux exemplaire en cela qu'il re-crée la

réalité et se soumet aux exigences, voire aux caprices, aux tourments et aux délices de la folle du logis.

Qu'est l'amour si ce n'est l'exacerbation du phantasme dans le mot, si ce n'est là fabulation elle-même qu'un je fasciné se fait à lui-même.

Glose

"Je ne puis moi-même (sujet énamouré) construire jusqu'au bout mon histoire d'amour : je n'en suis le poète (le récitant) que pour le commencement; la fin de cette histoire , tout comme ma propre mort, appartient aux autres; à eux d'en écrire le roman, récit extérieur, mythique." ¹

¹R. Barthes, Fragments d'un discours amoureux, p. 117.

Epilogue

Inlassablement on chauffe à blanc mon corps, on boulangé ma chair, jusqu'à l'enchantement. Et lui, remuant sa blanche levure dans mon ventre, le désir géant.

Erigé incompréhensiblement sur la longueur des nuits et des jours, sur la lenteur des années, le désir intarissable.

Indicible projection, car alors que j'étreins l'objet multiple de mon désir, c'est lui, mieux qu'un seul amoureux, qui m'engrosse et me voue à l'éternelle naissance.

Comme un projectile lancé vers son but : l'euphorie ne peut être attribuée à sa vitesse ou à la cible qui fixera dans l'éternité sa stupéfiante immobilité. Elle réside dans la certitude et l'ardeur de la trajectoire.

Il ne faut peut-être rien comprendre. Que l'éclatement de la lumière sur notre peau, puis soudain notre corps pulvérisé, réattribué à l'indifférence de toutes choses. Parfaitement abandonné au chaos primordial, décivilisé, redevenu élan.

BIBLIOGRAPHIE

- Apollinaire, G., Alcools, Paris, Gallimard, nrf, 1969, (c1920).
- Arnaud, A. et G. Excoffon-Lafarge, Georges Bataille, Paris, Seuil, Ecrivains de toujours, 1979.
- Barthes, R., Le degré zéro de l'écriture suivi de Nouveaux essais critiques, Paris, Seuil, 1970, (c1953).
- " " , Critique et vérité, Paris, Seuil, Tel quel, 1966.
- " " , Le plaisir du texte, Paris, Seuil, Tel quel, 1973.
- " " , Roland Barthes, Paris, Seuil, Ecrivains de toujours, 1975.
- " " , Fragments d'un discours amoureux, Paris, Seuil, Tel quel, 1977.
- Bataille, G., L'érotisme, Paris, Union générale d'éditions, 10/18, 1965, (c57).
- " " , Le bleu du ciel, Paris, Pauvert, 1965.
- " " , Le procès de Gilles de Rais, Paris, Pauvert, 1965.
- " " , La part maudite, Editions de minuit, Points, 1967.
- Breton, A., Manifeste du surréalisme, Paris, Gallimard, nrf, 1963.
- " " , L'amour fou, Paris Gallimard, nrf, 1973.
- " " , Pleine marge, Paris, éd. La main à plume, 1943.
- " " , Nadja, Paris, Gallimard, livre de poche, 1964.
- Bruckner P. et A. Fielkienkraut, Au coin de la rue l'aventure, Paris, Stock, 1978.
- Kalda, A., Le vertige, Paris, Albin Michel, 1969.
- Jouve, P.J., En miroir, Paris, Union générale d'éditions, 10/18, 1972.
- LeClezio, J.M., La fièvre, Paris, Gallimard, 1965.
- Mallarmé, S., Oeuvres complètes, Paris, Gallimard, La pléiade, 1965, p. 41-50.
- Navarre, Y., Le temps voulu, Paris, Flammarion, 1979.
- Proust, M., Un amour de Swann, Paris, Gallimard, poche, 1967 (c1919).

Tournier, M., Les météores, Paris, Gallimard, nrf, 1975.

Charbonneau, F., "Le conservateur et le désir", revue Critère 2, Montréal,
1970.

Straram, P., "un écrire critique une érotique/politique", Chroniques 6-7,
Montréal, 1975.